ENKI BILAL

les fantômes du Louvre

FUTUROPOLIS

LOUVRE *éditions*

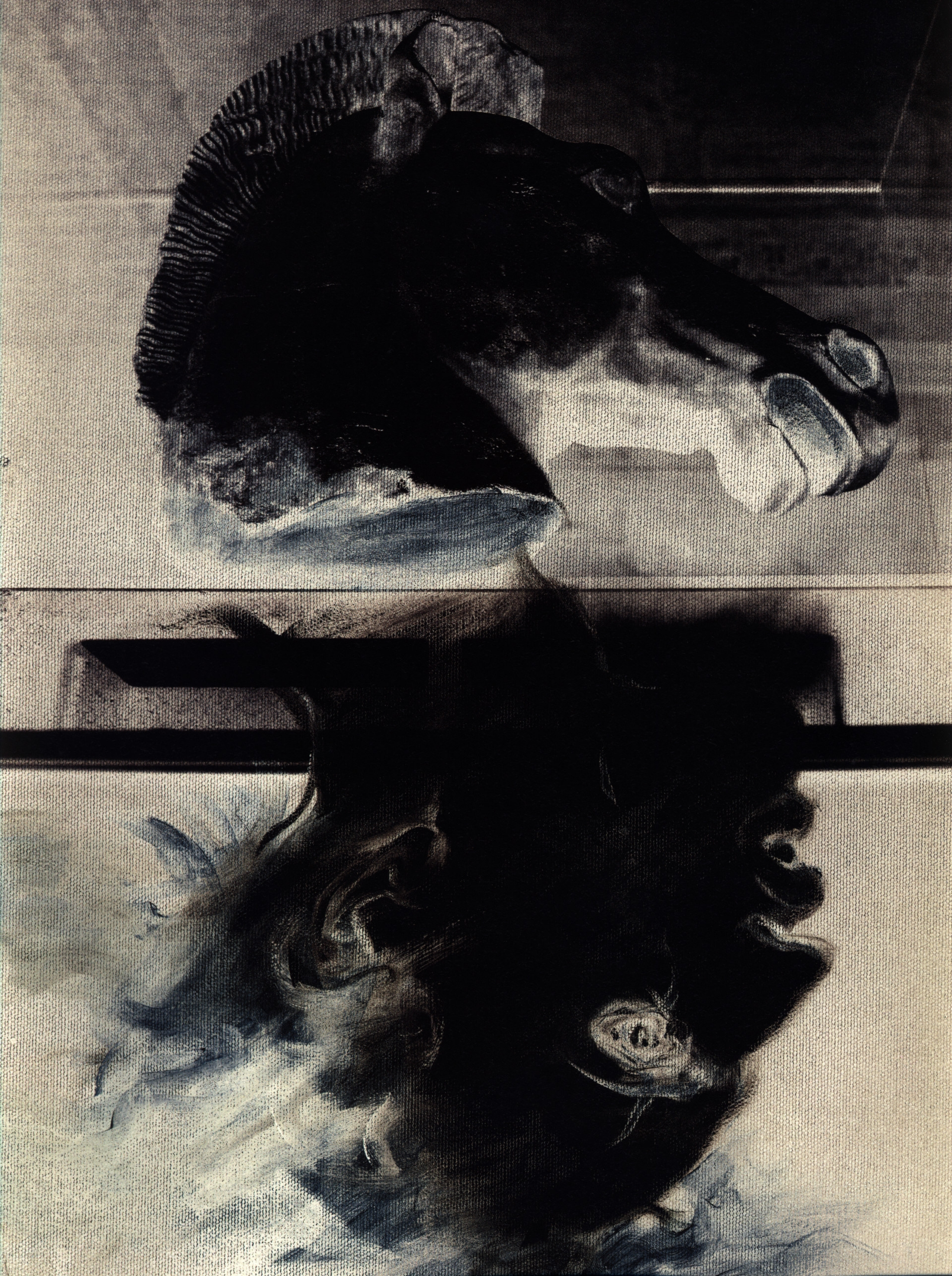
ENKI BILAL

les fantômes du Louvre

à F.

FUTUROPOLIS

LOUVRE éditions



PRÉFACE

C'est comme si au Louvre on respirait du fantôme. À chaque coin de galerie, dans chaque parcelle d'œuvre,
dans tout ce que les yeux touchent, partout, dans et sur le parquet, dans les replis des murs,
dans tout l'air qui colle aux plafonds... En sortant du musée, on en recracherait des bribes immiscées
dans les poumons le temps de la visite, du côté Rivoli ou sur les quais de Seine, bribes qui s'en retourneraient
aussitôt à leur place, comme aspirées par leur destin, inamovibles témoins scellés à leur temps.

Dans ce livre, ils sont vingt-deux fantômes. Pourquoi vingt-deux, et pas un de plus ou un de moins,
et pourquoi, surtout, ceux-là et pas d'autres, beaucoup d'autres possibles ? Pas de réponse...
Ou alors, c'est peut-être ces vingt-deux-là qui ont fait signe, qui ont voulu plus que les autres,
qui ont joué des coudes, se sont imposés, faisant davantage corps avec leur œuvre, leur espace.
L'ambition chez les fantômes existerait donc.

J'ai dû faire près de quatre cents photos, dans des périodes de musée désert, rare moment de privilège.
Quatre cents photos, c'est peu. Il y avait donc du tri, déjà, inconscient, peut-être influencé par « eux ».
De grandes œuvres emblématiques sont passées à la trappe. Peut-être leurs fantômes étaient-ils médiocres ?
Ou peut-être l'ai-je été moi... Car des regrets, j'en ai.
Et chaque fois que je remettrai les pieds dans ce vivier magnifique,
d'une manière ou d'une autre, je traquerai les manquants.

Les photos choisies, légèrement désaturées, ont été tirées sur toile.
Les fantômes ont été révélés à l'acrylique et rehaussés au pastel.
Leurs biographies, dramatiques comme il se doit, croisent la vérité historique,
mais peuvent parfois s'en éloigner, l'état de fantôme étant par essence apocryphe.

Enki Bilal

ALOYISIAS ALEVRATOS

La Victoire de Samothrace

ALOYISIAS ALEVRATOS

Aloyisias Alevratos naît à Pergame, dans la ville basse,
par temps clair, dans des conditions d'hygiène idéales
pour l'époque, soit l'année 241 avant Jésus-Christ lui-même.

Le nouveau-né bouge alors énormément ses petites mains,
ce qui annonce une vie pleine de dextérité.

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE
Ile de Samothrace
(île du Nord de l'Égée),
vers 190 avant J.-C.

Marbre gris de Lartos
pour le bateau, marbre de Paros
pour la statue, H. : 3,28 m

Missions Ch. Champoiseau, 1863, 1879
Département des Antiquités grecques,
étrusques et romaines, Ma 2369

Alors qu'Attale Ier Sôter,
roi « sauveur », règne,
le petit Aloyisias grandit,
en agitant toujours
ses petits doigts.

Son hyper activité digitale
s'accroît même. Il accumule
notamment des petites têtes
d'animaux, puis d'humains,
sculptées dans de l'argile
avec de plus en plus de finesse.

À l'école, bon élève, peu disert,
il confirme sa passion. Il a seize ans
et devient orphelin de père.
Il est triste, mais continue à fabriquer
ses petites têtes, leur ajoutant torse,
épaules, bras parfois, une fois même
des ailes d'oiseau (!).

Tout naturellement, il se retrouve dans
un des nombreux ateliers de sculpture
de la ville. Il transporte au début des pierres
sur des chars, faisant le dur apprentissage
physique de l'art de la sculpture.

Il a vingt-deux ans lorsqu'il rejoint l'équipe
chargée de l'extension de la bibliothèque
de Pergame. Travail colossal.

À la mort de sa mère, un jour de ciel bleu
(il a alors deux ans de plus), Aloyisias
accepte de suivre celui qui l'avait formé
sur les grands chantiers,
un dénommé Nicomaque.

Les îles ! Il découvre d'abord l'île d'Imbros,
où il travaille des blocs de pierre de plus
en plus gros, où il rencontre également l'amour,
avec une brune romaine,
Aelia Paetina. Sa vie s'écoule en famille
(trois enfants, les deux premiers nés
dans des conditions idéales,
le dernier moins...). Mais,
même avec l'enfant malformé,
sa vie est finalement douce.

Nous franchissons le siècle (l'an 200)
dans l'insouciance, la paix, l'amour, les fleurs,
toujours avant Jésus-Christ, bien entendu...
La famille fait la traversée jusqu'à Samothrace,
où le travail abonde. Nicomaque a
des contrats pour son protégé.

La virtuosité d'Aloyisias Alevratos fait parler
d'elle, ainsi que sa fécondité (quatre enfants
de plus, dont trois filles). La mère, épuisée,
meurt lors du dernier accouchement,
accablant le malheureux sculpteur...

**Fin de cette même année (190 av. J.-C.),
un gigantesque projet est confié aux ateliers
de Samothrace. Un monument dédié
à la victoire des Grands Dieux de l'île.**

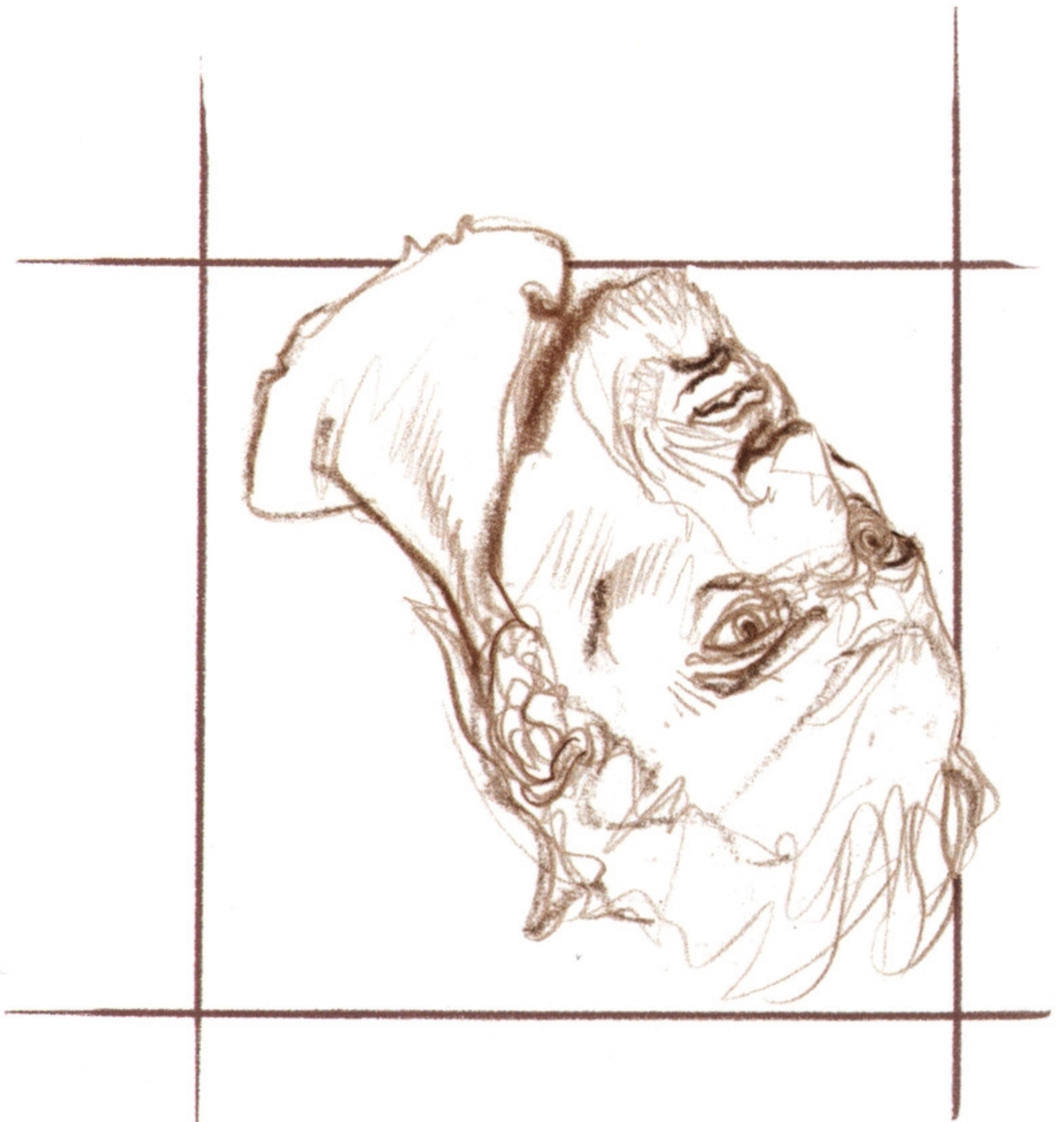
**Une ébauche de croquis traîne dans l'atelier
principal, représentant une femme ailée
(un hommage d'Aloyisias à sa bien-aimée
disparue). L'idée séduit, elle est reprise.
À l'unanimité, le concept de la femme Victoire
est adopté, adapté, et Aloyisias chargé du corps
de la créature. Elle sera taillée dans du marbre
blanc de Paros.**

Pendant de longs mois, le sculpteur
vit une seconde histoire avec celle qu'il a aimée,
la ressuscitant pour l'éternité...

C'est jour de marché, ce matin d'automne
189 av. J.-C.. Il fait 11°, l'air est doux.
Aloyisias est pressé. Il roule à 46 km / h.
Monté sur son char à deux chevaux, il décide
de couper par la forêt dont on dit qu'elle n'est pas
sûre. Il roule, donc, vite. Une fraction de seconde
trop tard il aperçoit la fine corde tendue
entre deux arbres. Réflexe : il met la main
devant son visage. Main droite et tête
sont tranchées sur le coup.

Il reste alors 20% de travail
sur le marbre pour achever la Victoire.

Nicomaque, bien vieillissant, s'en chargera,
fidèle à son élève, qui l'avait dépassé.



ANTONIO DI AQUILA

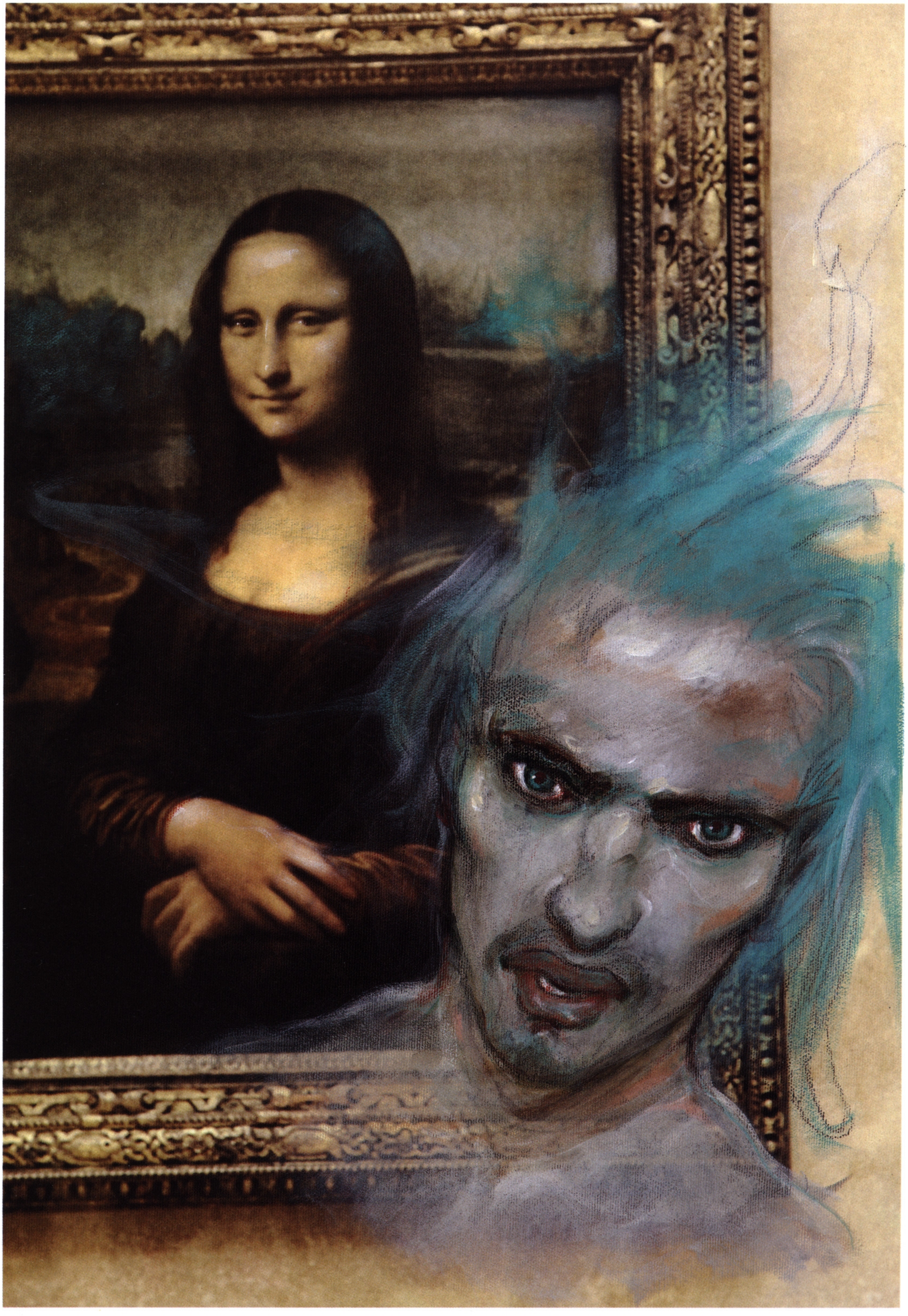
Portrait de Lisa Gherardini,
épouse de Francesco Del Giocondo,
dite Monna Lisa, la Gioconda ou la Joconde

Léonard de Vinci

ANTONIO DI AQUILA

Antonio Di Aquila naît en 1475,
au cœur d'une nuit d'un mois commençant par un « j »
et finissant par un « t », le nom de la ville, commençant,
lui, par un « V » majuscule et finissant par un « a ».

Tout se passe bien, ses mensurations
de nouveau-né sont dans la norme.

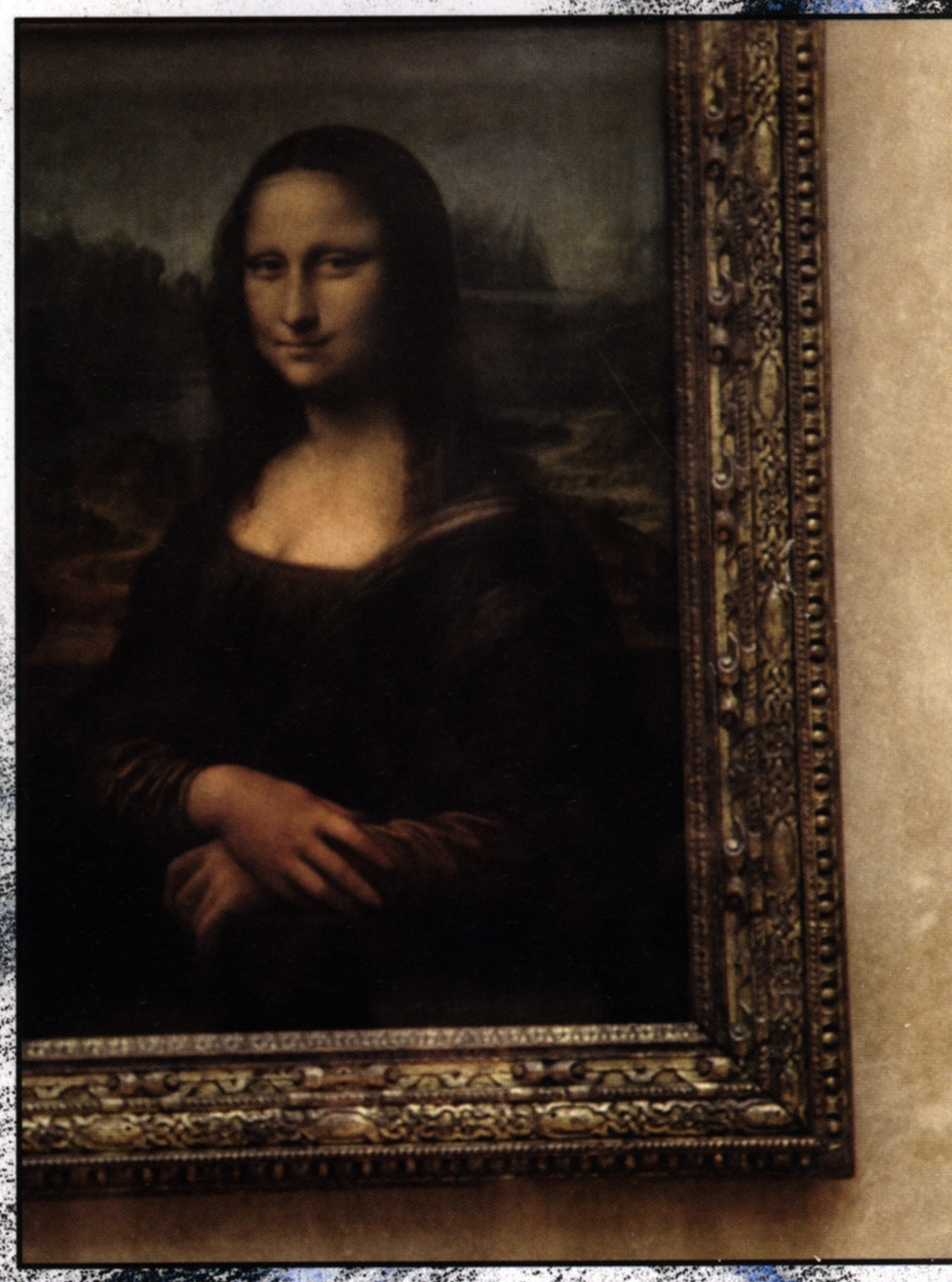


LÉONARD DE VINCI
Vinci, 1452-Amboise, 1519

Portrait de Lisa Gherardini, épouse de Francesco Del Giocondo, dite Monna Lisa, La Gioconda ou La Joconde
Bois (peuplier), 77 x 53 cm

Peint à Florence vers 1503-1506

Acquis par François Ier en 1518
Département des Peintures,
INV. 779



Enfant turbulent,
adulé par ses parents,
de riches propriétaires terriens
de la région de Vicenza (V...a),
Antonio Di Aquila promène
sa suffisance jusqu'au jour
où on lui fait remarquer
qu'il a une certaine disposition
pour l'art du dessin.
Il a alors dix ans.

Durant les cinq années qui suivent,
le jeune garçon semble trouver un équilibre
entre sa passion artistique et la pratique
du calcio fiorentino, sorte d'ancêtre
du football aux livrées fastueuses qui fait
fureur dans les régions du nord de l'Italie
(ainsi que dans son propre corps,
au contact d'autres jeunes gens).
Sa sexualité trouve ici sa voie.

Début 1490, un terrible drame le prive
de ses deux parents, assassinés par des bandits
de grand chemin. Recueilli par un ami proche
de la famille, le marchand de soie florentin
Francesco Del Giocondo, Antonio se jette corps
et âme dans l'étude du dessin et de la peinture.
Il intègre l'atelier d'un représentant
de l'école florentine qui confirme chez lui
un talent prometteur.

En 1501, Del Giocondo demande au jeune peintre
de réaliser un dessin de sa femme Lisa Maria.
Pari relevé, mais échec cuisant.
Antonio disparaît pendant plusieurs mois.

Deux ans plus tard, le riche marchand
de soie rencontre Leonardo Da Vinci.
Il lui passe officiellement commande
du fameux portrait de sa femme.

Leonardo se met au travail.
Il est accompagné de son jeune assistant,
beau comme un dieu, Salaí, vingt-trois ans.
Antonio, revenu affaibli, est chargé de gérer
les séances de pose et l'atelier.
Salaí tombe amoureux dans l'instant.
Coup de foudre réciproque... Mais surtout coup
de foudre à trois. Leonardo Da Vinci
a cinquante et un ans. Antonio va
sur ses vingt-neuf, la jeunesse le fuyant déjà,
mais son visage osseux et son corps athlétique
attirent le regard du maître, passionné,
on le sait, de dessin et, plus que ça,
de travaux sur l'anatomie.

Antonio Di Aquila devient ainsi un peu assistant
(de Salaí), et beaucoup modèle (pour Leonardo)...
Le portrait de Lisa Del Giocondo progresse.
Lui marque-t-on les cils et les sourcils ?
La question divise. Antonio vit de moins
en moins bien sa situation. Il en veut
à Leonardo. Il est jaloux de sa mainmise
sur Salaí, des nuits qu'ils passent ensemble,
mais aussi de son inaccessible art.
Il sombre dans l'alcool fort.

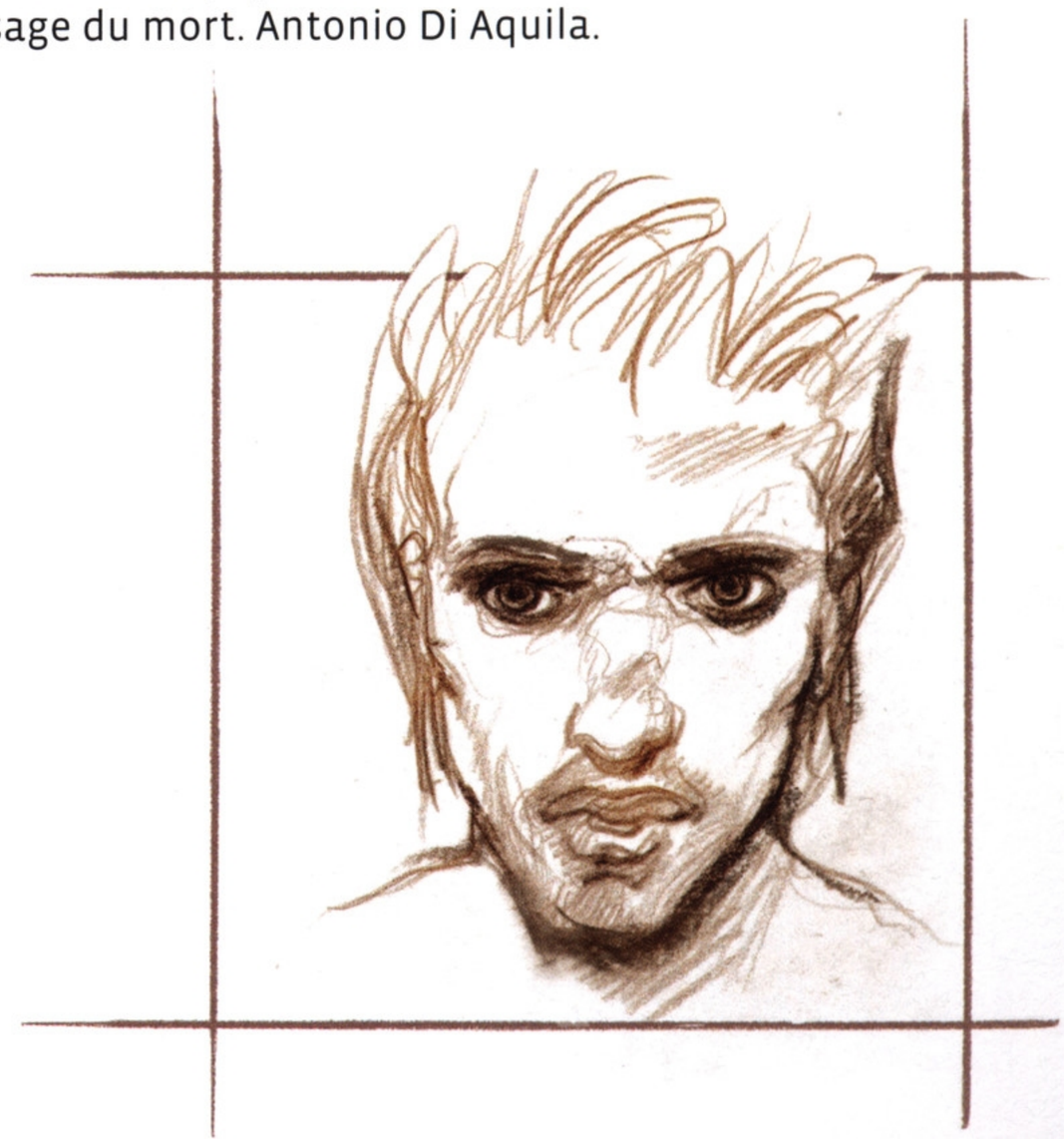
Un matin ensoleillé de printemps 1506,
Leonardo et Salaí découvrent le corps
d'Antonio inanimé, baignant dans son sang,
au pied de la Joconde toujours inachevée.
Ils ne réalisent pas alors que de fins sourcils
ont été rajoutés au-dessus du regard,
déjà bien en place, de Monna Lisa.

Antonio ne meurt pas.
Il est soigné à l'hôpital Santa Maria
degli Innocenti, puis orienté vers un service
psychiatrique, quelque part.

À la fin de la même année, Leonardo Da Vinci
prend pour assistant (et nouveau compagnon)
le tout jeune Francesco Melzi, quinze ans.
Salaí approuve. Voyage à Paris, puis ailleurs,
la Joconde inachevée toujours sous le bras.
Au cours de ces années, Leonardo Da Vinci
reprend ses visites de morgues et d'arrière-salles
d'hôpitaux, histoire de parfaire par la dissection
ses connaissances anatomiques,
d'extirper des images pour comprendre
l'intérieur des corps.

De retour à Florence, le 13 avril 1511,
à très exactement 23 h 58, Leonardo est penché
sur un cadavre. D'un geste sûr, il incise la poitrine.
Le sang épais coule. Il s'arrête, il a un doute.

Il soulève le drap qui couvre
le visage du mort. Antonio Di Aquila.



ENHEDUANA ARWI-A

Code de Hammurabi

ENHEDUANA ARWI-A

Enheduana Arwi-a naît
(« tombée sur la brique de l'enfantement ») en 1776 av. J.-C.,
à Sippar, un jour de printemps à 12 h 01.

Elle pèse alors 2 610 g et mesure 39 cm.

CODE DE HAMMURABI, ROI DE BABYLONE

Basalte
1792-1750 avant J.-C

Fouilles J. de Morgan, 1901-1902
Département
des Antiquités orientales,
Sb 8

Petite fille précoce, vive d'esprit,
habile de ses mains, Enheduana
vit dans une famille d'agriculteurs
céréaliers esclaves.

Orpheline dès l'âge de dix ans
(morsure de serpent pour la mère et deux mois
plus tard hémorragie digestive pour le père),
Enheduana est recueillie dans une école dirigée
par le vieux scribe Yamquzzuhalamma qui la fait
passer pour sa petite fille (l'affranchissant
illégalement de son statut d'esclave).
Ses capacités à apprendre, écrire et même graver
des tablettes cunéiformes sont remarquables
(copie parfaite d'une tablette sur Eridu,
la cité du grand dieu Enki).

Elle a dix-huit ans lorsqu'elle épouse Aham-nishi,
un des nombreux médecins (chirurgien dans
son cas) gravitant autour du roi Hammurabi.

En 1757 av. J.-C. elle expulse sur « la brique
de l'enfantement » un garçon, puis l'année
d'après une fille. Son protecteur
Yamquzzuhalamma meurt peu de temps après.

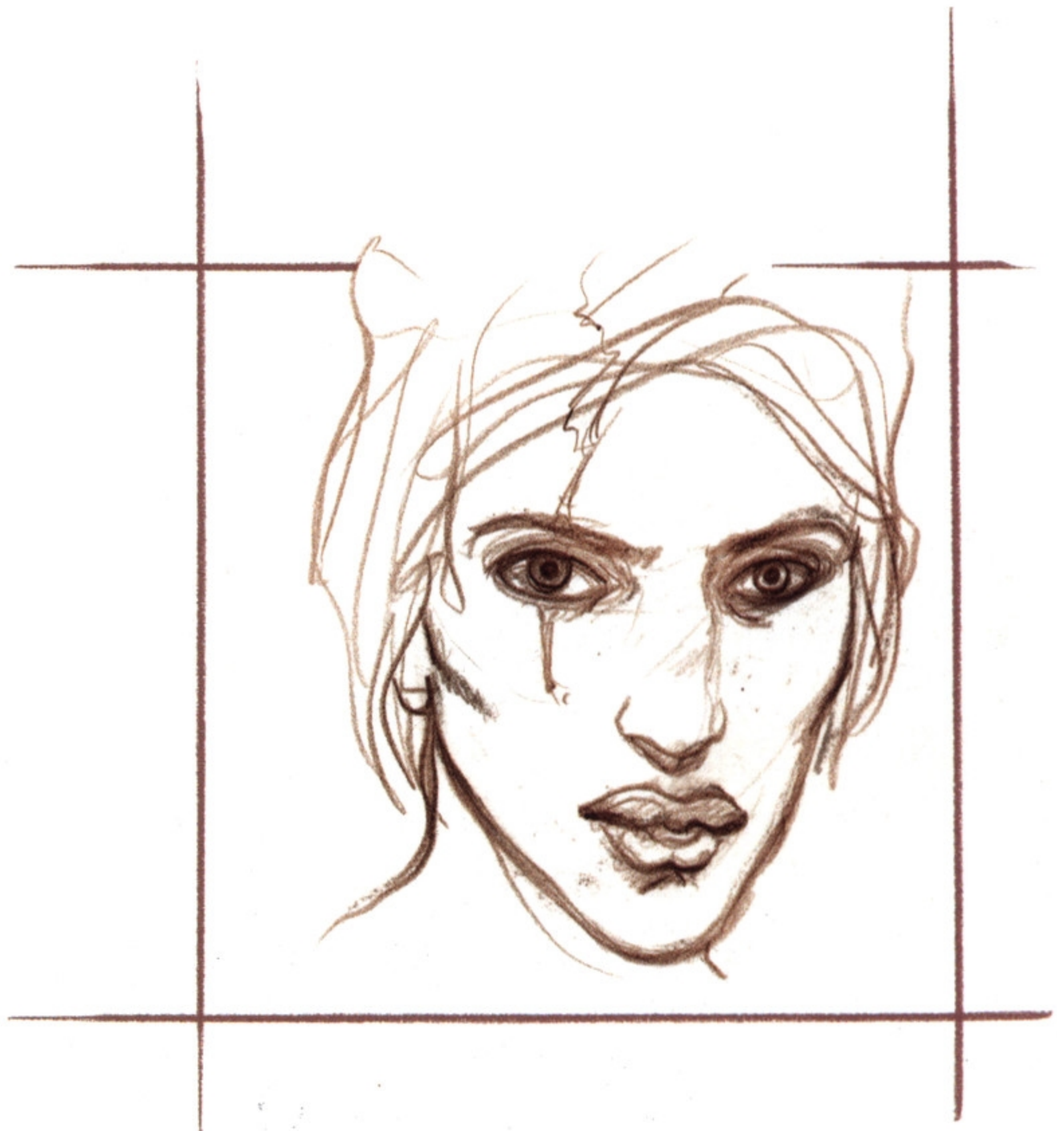
**Elle participe (cas inédit pour une femme)
à la gravure (et, dit-on, à la rédaction !)
du code d'Hammurabi sur la stèle
du même nom. Elle aurait eu en charge
(ironie du sort - volonté de sa part ?)
plusieurs lois sur le statut des esclaves
dans la société babylonienne.
Nous sommes dans les années
1751-1750 av. J.-C..**

Le roi Hammurabi meurt
au début de l'année 1749 av. J.-C..

Cinq ans plus tard (malveillance des uns,
jalousie des autres ?), le passé d'esclave
d'Enheduana Arwi-A ressurgit.

Éconduite par son mari, elle quitte Sippar.

En 1743 av. J.-C., lors du tremblement
de terre de Rapiqum, son corps est découvert
dans un temple, écrasé sous les pierres.



ARJUNA ASEGAFF

Le Retour de Marcus Sextus
Baron Pierre-Narcisse Guérin

ARJUNA ASEGAFF

Arjuna naît dans les cales du Centaure,
navire marchand français, au large de Kârikâl,
au sud-est des Indes, par une nuit de grande tempête,
à 3 h 59 et quelques secondes.

Elle est orpheline dès la minute suivante,
sa mère indonésienne succombant dans l'épreuve.

Ses mensurations ne sont pas fiables pour cause de roulis
provoqué par la tempête. Nous sommes en l'année 1776.

BARON PIERRE-NARCISSE GUÉRIN
Paris, 1774 – Rome, 1833

Le Retour de Marcus Sextus (détail)
An VII (1798-1799), Salon de 1799
217 x 243 cm

Acquis en 1830
Département des Peintures,
INV. 5180

« Marcus Sextus, échappé aux proscriptions de Sylla, trouve à son retour sa fille en pleurs auprès de sa femme expirée. » Les personnages comme l'action de cette scène sont imaginaires et, au Salon de 1799, les royalistes saluèrent le tableau comme une allusion au retour des émigrés.

À deux mois et sept jours,
la petite Arjuna est débarquée
dans le port de Bordeaux au milieu
de porcelaines, de cotonnades
imprimées, de soieries, mais aussi
de thés et d'épices de toutes sortes.

Sa peau portera longtemps
le souvenir de ces parfums puissants.

Son enfance, jusqu'à l'âge de treize ans,
se passe au couvent des Annonciades,
en compagnie de « pécheresses repentantes »
(anciennes prostituées). Les parfums
puissants de la mémoire de sa peau ne l'ont pas
abandonnée, car c'est dans ce couvent que
des gâteaux caramélisés, au goût de rhum
et de vanille, sont un jour inventés.
La petite en mangera beaucoup,
de ces gâteaux appelés « cannelés ».

En 1789, la Révolution fait imploser
la congrégation religieuse.
Les sœurs des Annonciades sont chassées,
le couvent réquisitionné.

Arjuna, emmenée par l'ex-prostituée Magdelaine,
arrive à Paris la Révolutionnaire. Là, elle se trouve
placée dans une famille modeste de boulangers
(elle les initiera aux cannelés).

À dix-huit ans, elle est une jolie jeune fille
très joliment typée. Ses traits asiatiques attirent
les regards. De petite taille, mais de proportions
parfaites (information fiable cette fois-ci :
1 m 52, pour 45 kg), elle est approchée par
un vieil artiste peintre, Nicolas Guy Frémiot.
Elle devient modèle, gagne un peu d'argent.

Elle a vingt et un ans lorsque, à la mort du vieil homme, elle est admise à l'Académie royale de peinture et de sculpture, où son corps inspire beaucoup d'artistes, en particulier un jeune très doué (vingt-quatre ans) qui se nomme Baron Pierre-Narcisse Guérin.

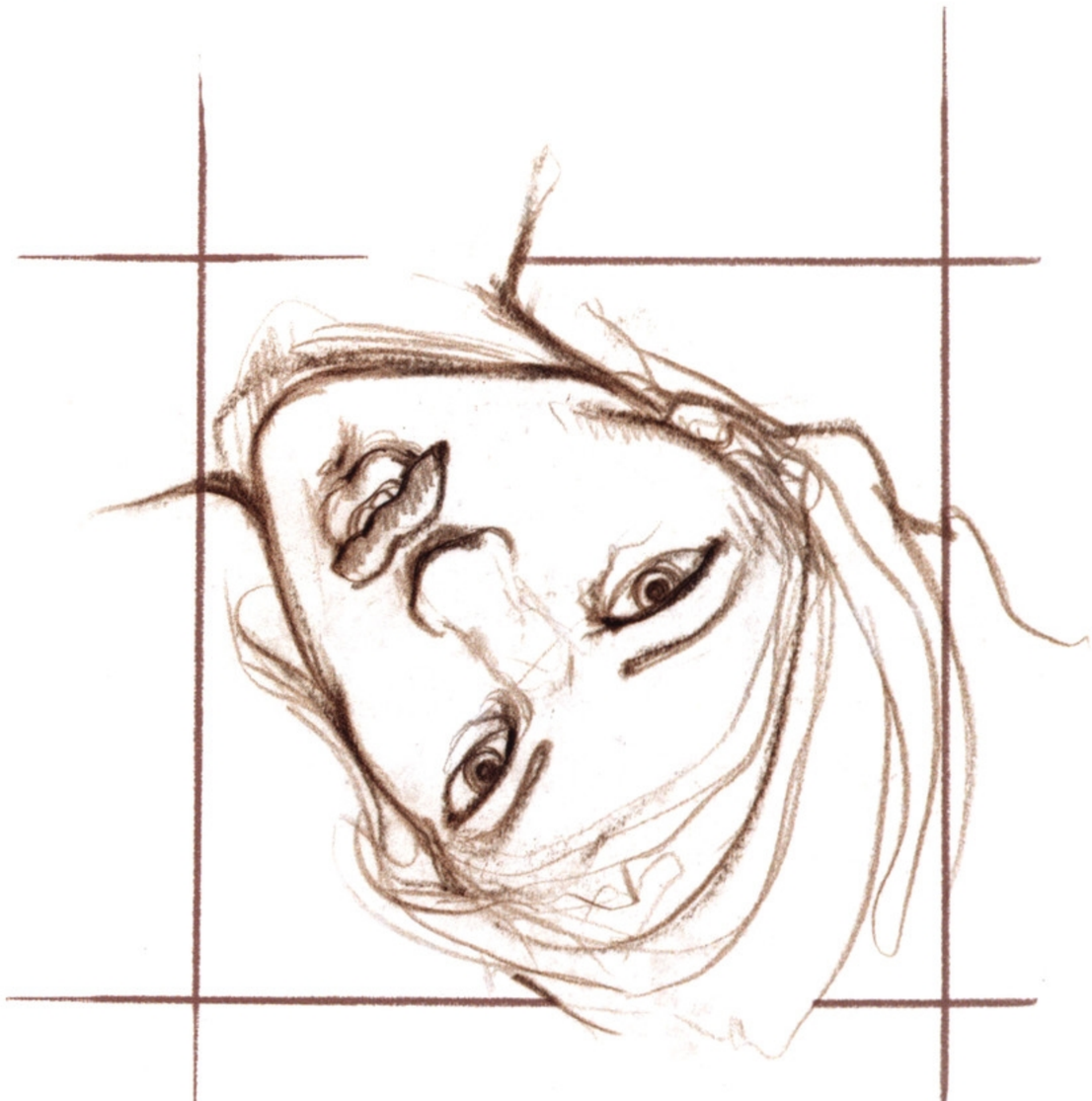
Il faut peu de temps pour qu'elle ne se retrouve
devant son chevalet. Le peintre a en projet
une œuvre imaginaire de grandes dimensions.
Elle prend la place du modèle déjà pressenti
et pose allongée, un sein dénudé, figurant
une femme expirée. Qu'importe si sa jeunesse
ne correspond pas au personnage du tableau,
le peintre affirme qu'il recherche avant
tout la grâce dans la pose...

Mais des jalousies sont déjà nées.
La « répudiée » du tableau, et celle qui joue
la fille éplorée, digèrent mal
l'intrusion de la « jaune ».

Le tableau est achevé. Il remporte un succès
phénoménal au Salon de 1799.
Guérin, motivé, a déjà un nouveau projet :
Orphée et Eurydice...
Et Arjuna, la désormais nouvelle muse
de l'artiste, est pressentie.

Le jour des premières séances de pose arrive.

C'est un matin de novembre de la même année.
Arjuna ne vient pas. Il fait aussi froid dehors
que dans son corps... Un poison fatal
s'y est répandu au cours de la nuit.



ANALIA AVELLANEDA

Saint Louis, roi de France et un page
Dhominikos Theotokopoulos, dit El Greco

ANALIA AVELLANEDA

Analia Avellaneda naît près de Tolède
au début d'un coucher de soleil de 1559
(36° C tout de même, soit 96,8° F) .

Poids et taille dans les normes de l'époque.

À noter : cytostéatonécrose partielle
avec disparition spontanée au bout de quatre jours.

DHOMINIKOS THEOTOKOPOULOS, DIT EL GRECO
Candie (Grèce), 1541
– Tolède, 1614

Saint Louis, roi de France et un page
120 x 96 cm

Acquis en 1903
Département des Peintures,
R.F. 1507

Père inconnu,
mère aimante et pauvre.
Analia parle peu.
Analia regarde beaucoup.

À six ans, au cours de l'été, Analia voit sa mère mourir de déshydratation. Elle-même ne survit à la sécheresse que par la grâce de Dieu.

Recueillie par un oncle, elle mène une vie soumise jusqu'à l'âge de douze ans où elle met au monde un nouveau-né qu'elle emportera dans sa fuite.

D'un courage hors du commun, Analia se bat pour élever son petit garçon (Clotario).

À l'âge de dix-neuf ans, elle rencontre un jeune artiste qui prépare des pigments pour un important peintre étranger installé à Tolède : un certain Dhominikos Theotokopoulos, plus simplement appelé (« On comprend », aurait-elle dit, dit-on) El Greco.

Son nouveau jeune ami (amant) l'introduit dans le circuit qui entoure le grand artiste. Elle fait vite preuve d'un sens chromatique aigu, enrichissant considérablement les nuances de vert à partir du résinate de cuivre qu' El Greco aime à utiliser. On dit que le peintre essaya un de ces verts sur la tunique de soldats romains de la magnifique *Spoliation du Christ*, tableau qu'il peignait en cette année 1579 pour la sacristie de la cathédrale de Tolède.

À propos de ce tableau, Analia Avellaneda aurait confié à son ami avoir vu un fantôme de centurion romain auprès du corps du Christ spolié.*

Suit une période de calme et de sérénité. Analia se rapproche du peintre dans son travail d'atelier et de préparation de pigments, et se voit même confier un moment la garde du fils (Jorge Manuel Theotocopoli) nouvellement donné à El Greco par son épouse, la mystérieuse et imprévisible Jeronima de las Cuevas.

En 1585, par temps froid (à peine 4° C), Analia se trouve pourtant au cœur d'une crise de jalousie de la toujours imprévisible Jeronima, qui, prétextant une liaison amoureuse entre la jeune femme et son mari, exige son départ.
Analia s'éloigne du Greco, trouve d'autres ateliers où exercer ses talents, posant même pour certains peintres, vivant modestement avec son fils Clotario, un glandeur fini.

En 1588, alors qu'il pleut à verse, elle met accidentellement au point un vert dont la lumière n'a pas d'équivalent, alliant des chromies fines tirant sur des bleus improbables.

Le lendemain même de ce jour (la pluie a cessé !), elle demande à revoir le grand Greco. Celui-ci la reçoit dans son atelier où il est en train de finir, étonnamment, de peindre un portrait de Saint Louis avec un page (le jeune garçon qui posait pour le page, à droite du tableau, n'était ni plus ni moins que Jorge Manuel, le propre fils du peintre). Le pigment magique semble satisfaire le Maître qui prend commande de quantités supplémentaires. Sans le vouloir, Analia vient de renouer avec son destin.

Trois jours plus tard, manipulant tard le soir son résinate de cuivre, inhalant pour ce faire des produits pas toujours catholiques, Analia Avellaneda perd connaissance...
On dit que les flammes qui dévorent alors le petit atelier sont dues aux réserves de térébenthine nécessaires à la chimie de son art...

D'autres évoquent le suicide.

D'autres, enfin, suggèrent que Jorge Manuel ait pu parler du retour d'Analia à sa mère, l'imprévisible Jeronima...

*NOTE DU BIOGRAPHE :
Ce fantôme ne peut être que Longinus, celui qui rôde autour du Christ mort présent dans ce livre même et qui accompagne toute représentation de spoliation du Christ dans le monde.

AHMÔSÉ CHEPSESET

Tête d'homme

AHMÔSÉ CHEPSESET

Né en 1891 av. J.-C. à Byblos, un jeudi à 12 h 08 alors qu'il n'y a même pas de soleil.

Poids à la naissance : 2 460 g – Taille : 43,5 cm.
À l'âge adulte : 56 kg pour 1,58 m.

TÊTE D'HOMME
Calcaire peint
H. : 33,30 cm ; L. : 26,50 cm

Département des Antiquités
égyptiennes, N. 2289

Issu d'une famille
de riches nomarques,
le petit Ahmôsé,
de constitution
et de santé fragiles,
vit reclus une grande partie
de son enfance.

Il souffre notamment très tôt
de kystes amibiens récurrents.
Les traitements à répétition à base
de sulfure d'arsenic et de vulve
de chienne (en alternance avec la chair
de lézard) sont sans véritable effet
sur la maladie, développant même plutôt
de nouvelles pathologies.

Orphelin dès 1876 av. J.-C.
(parents morts par noyade),
Ahmôsé est recueilli par un ami
proche de la famille, médecin
à la cour de Sésostris III.

De 1875 à 1859 av. J.-C.
il connaît un développement intellectuel
et culturel certain, notamment grâce
aux travaux des sculpteurs de la cour.

Il vit pendant quelques années
une relation amoureuse platonique
avec Xéna, jeune malade traitée
comme lui pour ce qui sera nommé
beaucoup plus tard (en 1885 ap. J.-C.,
soit pas loin de 3745 ans après !)
le syndrome Gilles de la Tourette (SGT).

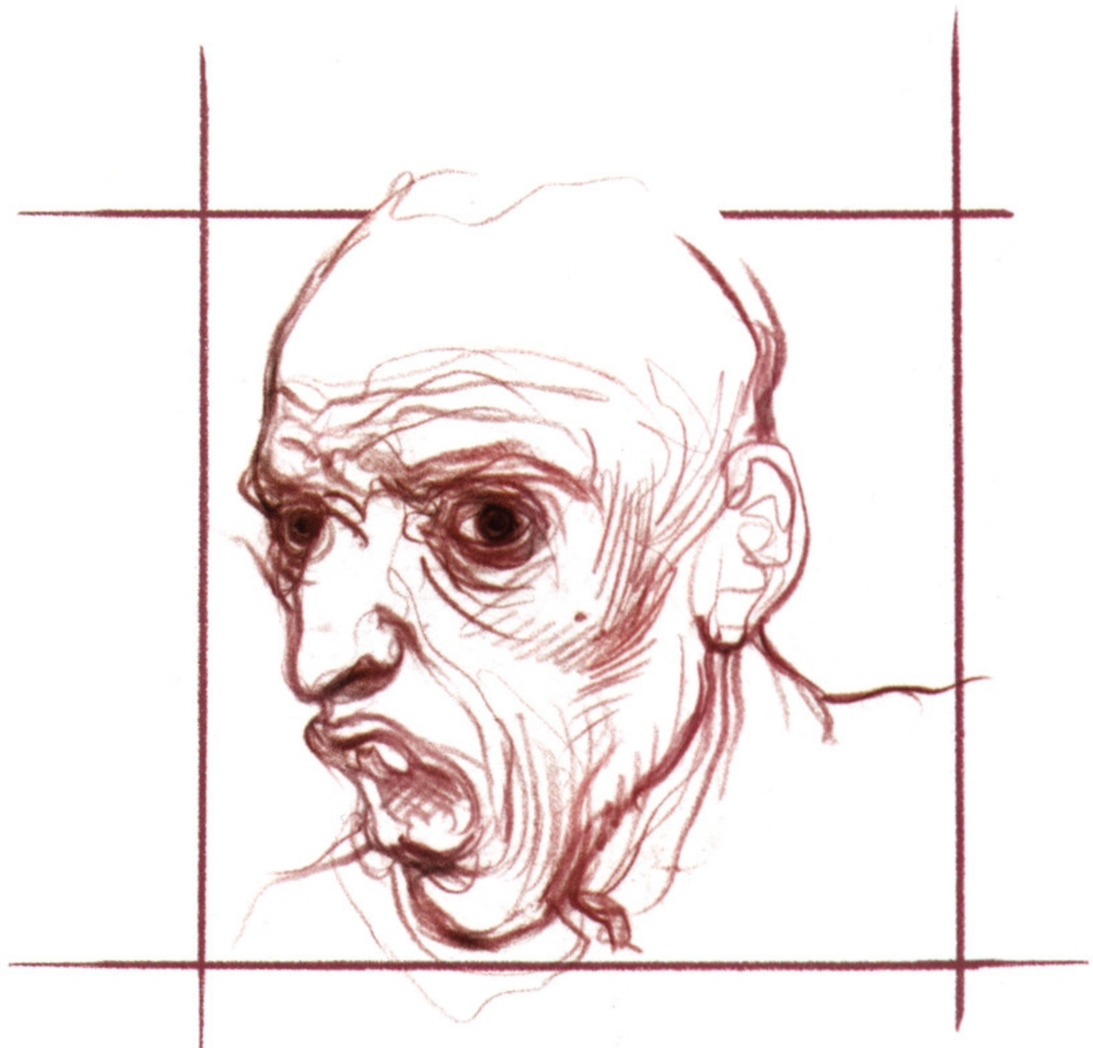
En 1853 av. J.-C., le père de Xéna,
scribe supérieur de Sésostris III
(spécialisé en arithmétique), éloigne
brutalement sa fille d'Ahmôsé.

Devenu fragile mentalement,
Ahmôsé Chepseset se réfugie
dans l'atelier de sculpture où il exécute
des tâches à la portée de ses pauvres
moyens physiques.

Sa vie bascule un jour de septembre
1852 av. J.-C., lorsqu'il surprend le père
de Xéna posant assis pour un sculpteur.

**Alors que l'œuvre est sur le point
d'être achevée, une nuit (le 6 octobre),
Ahmôsé Chepseset, vraisemblablement sur
un coup de folie, détache le buste sculpté
de son tronc, et disparaît
dans la nuit de Byblos.**

Il s'empale, semble-t-il
sciemment, sur la lance d'un garde
croisé dans sa fuite.



DJEYNABA

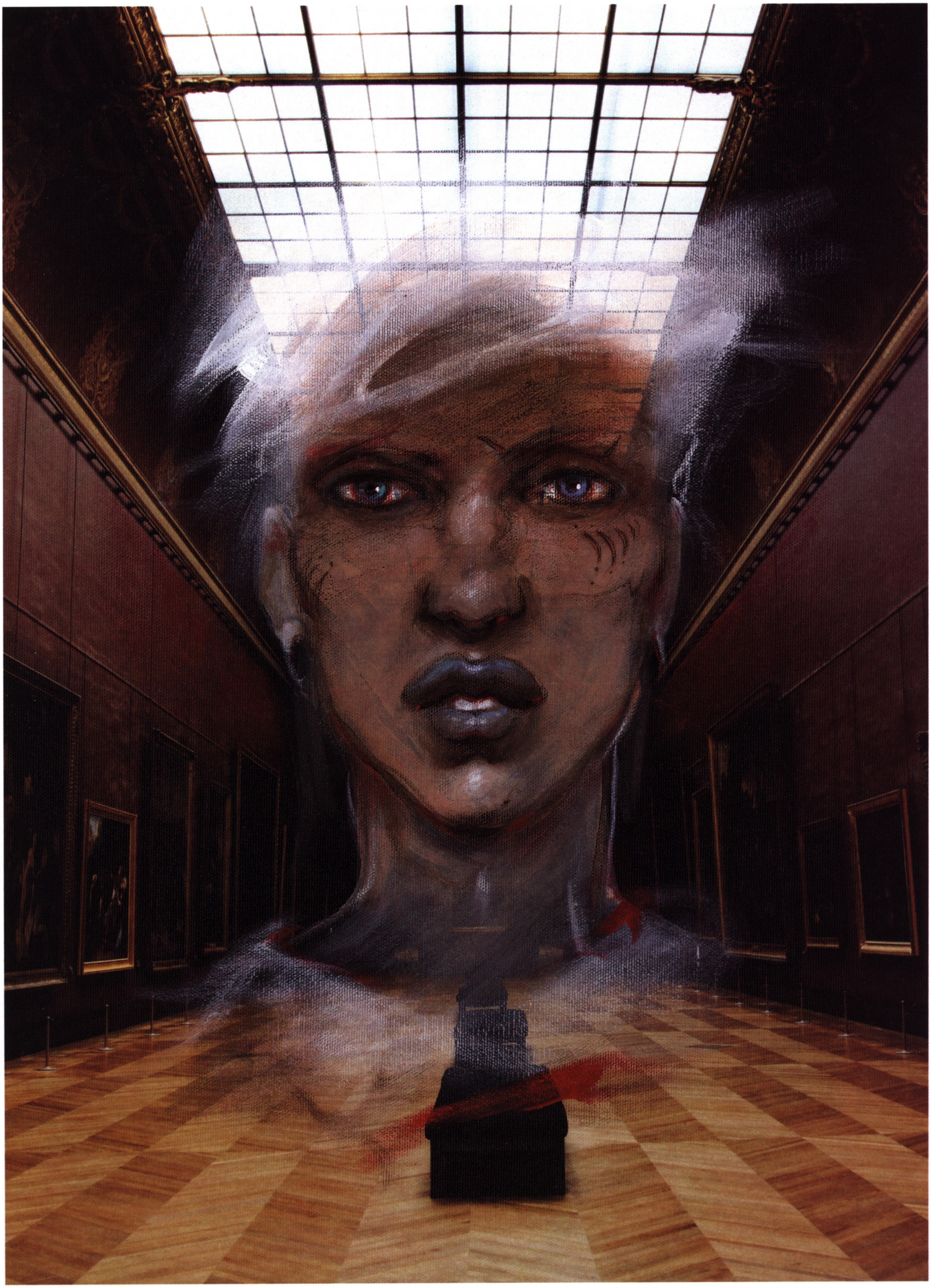
Salles rouges

DJEYNABA

Les cieux sont déchaînés à la naissance de Djeynaba.

Son long corps n'en finit pas de sortir,
et ses mensurations sont parfaitement hors normes.
Il y a des inondations tout autour, l'eau argileuse couvre tout,
l'emporte dans un torrent de boue. On la croit perdue.

Elle resurgit cent mètres plus loin, recrachant la terre rouge.
C'est l'année 1840, et c'est au Sénégal.



SALLES ROUGES

Les salles Daru et Mollien ont été décorées par Alexandre Dominique Denuelle pour le musée impérial en 1863, comme l'indique leur décor rouge et or.

Elles abritent aujourd'hui les peintures de grands formats de l'école romantique française (salle Mollien) et du Néoclassicisme français (salle Daru).

La petite a les yeux bleus
du papa architecte, missionnaire
catholique français (un certain Hector),
disparu aussi vite qu'il était apparu
en ne laissant qu'elle pour trace.

Très vite, Djeynaba est sur les pas de maman
qui mesure 1,93 m. À quatre ans, la petite frise
le mètre 14, à six, le mètre 38...

De son enfance, en dehors de sa taille,
on retient sa grande vivacité d'esprit
et la capacité à lire l'avenir proche (elle sauve
son village d'une tempête dévastatrice ainsi
que de multiples inondations et autres
glissements de terrain de couleur rouge).
À dix-sept ans, elle arrive avec sa mère à Dakar,
la capitale fraîchement fondée. C'est le début
de la colonisation, signée Napoléon III.

Lorsque sa mère replie pour toujours
son long corps, Djeynaba culmine à 2,01 m
et pèse 82,344 kg. Elle met elle-même sa mère
en terre (rouge) et la veille sept nuits
et sept jours. C'est l'année 1859...
C'est aussi l'année de son départ pour Nantes,
à bord de l'*Épervier*, roulée au fond
d'une cale, clandestine de tout son corps
et de toute son âme. Pourquoi ce voyage ?
Pour retrouver le père manquant ?
Elle ne le sait pas elle-même. Lorsque
le Capitaine Froissard inspecte son navire arrivé
à quai, il est perplexe devant l'état de sa cale.
Rouge, elle est rouge de sol, de plafond,
de partout, marchandises, coffres,
caisses, cordages, tout...

Djeynaba, désormais, on peut la suivre
à la trace. Tout ce qu'elle touche, caresse,
regarde même disent certains, vire
au rouge foncé, un rouge passé, indéfinissable...
Ici une gare, là une chapelle, une devanture
de magasin, un escalier... Son interminable
silhouette commence à faire peur.
On la chasse, on veut l'enfermer, l'exécuter.
Mais toujours elle s'évapore,
jamais personne n'arrive à la saisir.

Alexandre Dominique Denuelle,
peintre - décorateur, a choisi la couleur.
Il l'a testée sur un des murs. Un jaune ocre foncé,
bien pensé, savamment dosé, qui valorisera
parfaitement les grandes fresques françaises
à venir, bien mieux que le rouge préconisé
par l'un des architectes (un certain Hector).

Il faut plus d'un mois aux vingt-deux peintres
triés sur le volet pour couvrir d'une première
couche les immenses surfaces de la salle.

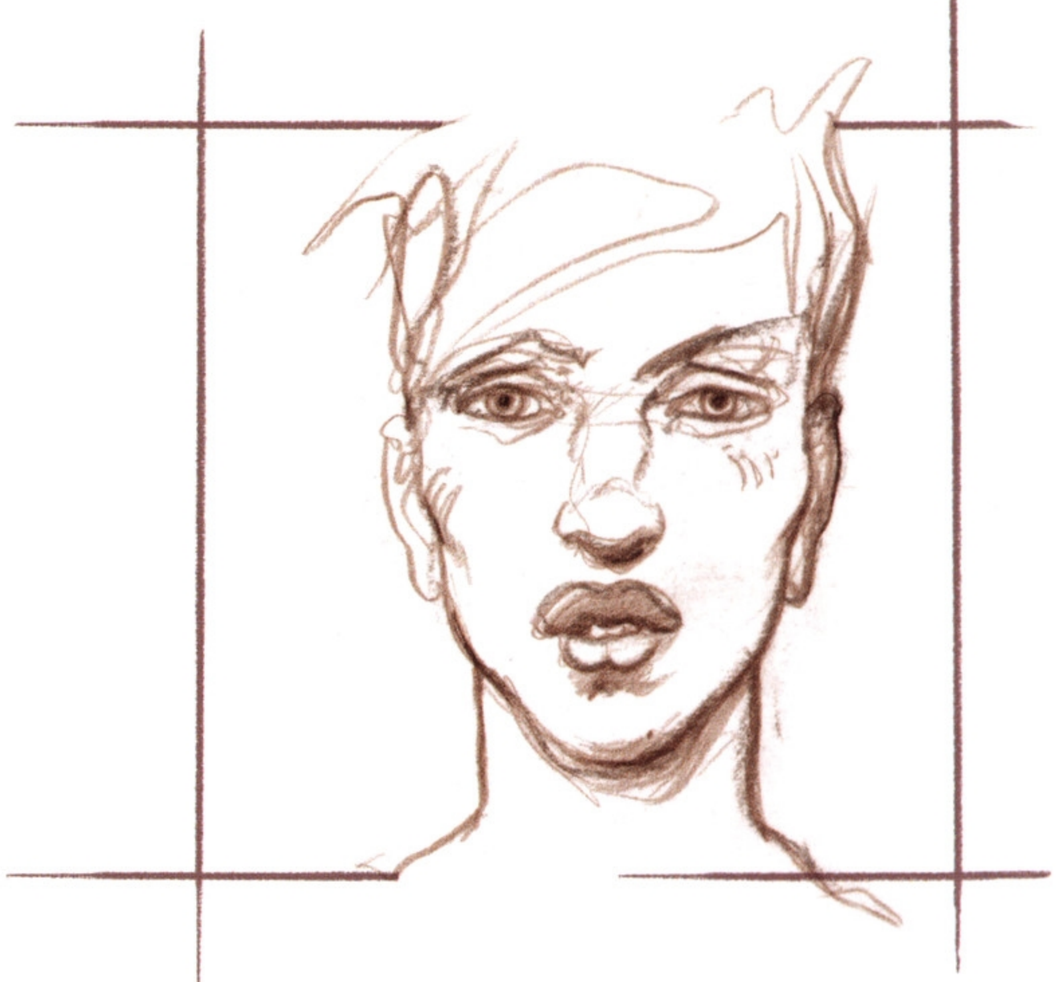
Des renforts sont appelés. Une quinzaine
d'autres peintres s'activent jour et nuit...
Certains sous-traitent... Mais un étrange accident
se produit au cours de la nuit précédant la visite
de fin de chantier d'Alexandre Dominique
Denuelle. Nous sommes au début de l'année 1863,
et il fait froid alors qu'il est 3 h 12. Trois hommes
sont perchés sur l'échafaudage, sous la verrière
de l'immense salle. Une longue silhouette noire se
matérialise alors au milieu d'eux, venue on ne sait
comment. La silhouette se saisit d'un pot de
peinture et y plonge une main aux doigts sans fin.
L'un des trois ouvriers (le seul survivant), dit avoir
vu l'ocre virer instantanément au rouge.
Une confusion s'en suit. L'échafaudage chavire,
c'est la chute mortelle.

Au matin, en entrant dans la salle Ocre,
Denuelle a un choc. La salle est rouge,
toute rouge, de haut en bas, de gauche à droite.
Il a à peine un regard pour les trois cadavres
et le blessé qu'on relève du parquet.
L'architecte Hector, présent également,
voit passer sous son nez une longue silhouette
désarticulée, portée par quatre hommes...
Mais lui aussi n'a d'yeux que
pour l'invraisemblable mutation
chromatique de la salle.

Denuelle fera tout repeindre.
Une fois, deux fois, trois fois. En vain. L'ocre,
en une nuit, virant toujours de manière
inexplicable au rouge.
La salle Ocre est devenue salle Rouge.

Napoléon III félicitera Denuelle
pour la justesse de son goût.

On dit que le long corps aux membres
interminables n'arriva jamais à sa destination,
la fosse commune. On dit même que d'autres
aberrations chromatiques, beaucoup d'autres,
apparurent dans les années qui suivirent.
Le Moulin rouge, par exemple...



COLONEL MARKUS DUDKE

La Grande Galerie

COLONEL MARKUS DUDKE

Né à Zell am See en Autriche en 1897,
un dimanche à 19 h 44.

Poids à la naissance : 3 680 g, taille : 51 cm.
Adulte : 79 kg pour 1,83 m.

GRANDE GALERIE

La Grande Galerie,
construite entre 1595 et 1610,
reliait le château du Louvre
au palais des Tuileries.

Elle fut utilisée au XVIIe siècle
pour la cérémonie des écrouelles,
durant laquelle le roi guérissait
les malades par imposition
des mains.

Enfance douillette
auprès de parents aimants.
Très tôt, le jeune Markus
révèle des capacités
pour le dessin et le chant.

Au printemps 1913, à l'âge de seize ans,
Markus Dudke est à Paris, avec papa
et maman. L'adolescent est émerveillé
par le musée du Louvre.

Dans la foulée, rentré à Munich, il rencontre
un artiste, de quelques années son aîné,
dont les peintures de paysages le subjuguent.
Ses parents lui en offriront une aquarelle
qu'il s'ingéniera à copier et recopier.
Cet artiste a pour nom Adolf Hitler.

Après la guerre, Dudke est recalé à deux
reprises au concours des Beaux-Arts
(tout comme l'a été auparavant son désormais
modèle Hitler - ce qu'il ignore) et est fermement
orienté par ses parents vers une carrière
d'officier dans l'armée allemande.
Ce qu'il fait, bras tendu.

En 1921, il épouse Marita,
qui lui donne rapidement deux filles.

Dudke suit avec passion
le parcours chaotique d'Hitler.

En 1929, l'aînée de ses filles est emportée
par une méningite foudroyante.

Anticommuniste et antisémite viscéral,
Dudke se rapproche du parti nazi.

Mars 1933, Hitler obtient
les « pleins pouvoirs ». Markus Dudke
le croise lors d'une marche. Froid, distant,
Hitler occulte leur connivence artistique passée.
Dudke en est fortement blessé.

Participe à la Nuit de Cristal
(9-10 novembre 1938).

Entre en guerre avec le grade
de SS-Sturmbannführer (commandant).
Se spécialise dans la formation idéologique
des recrues de la Waffen SS.

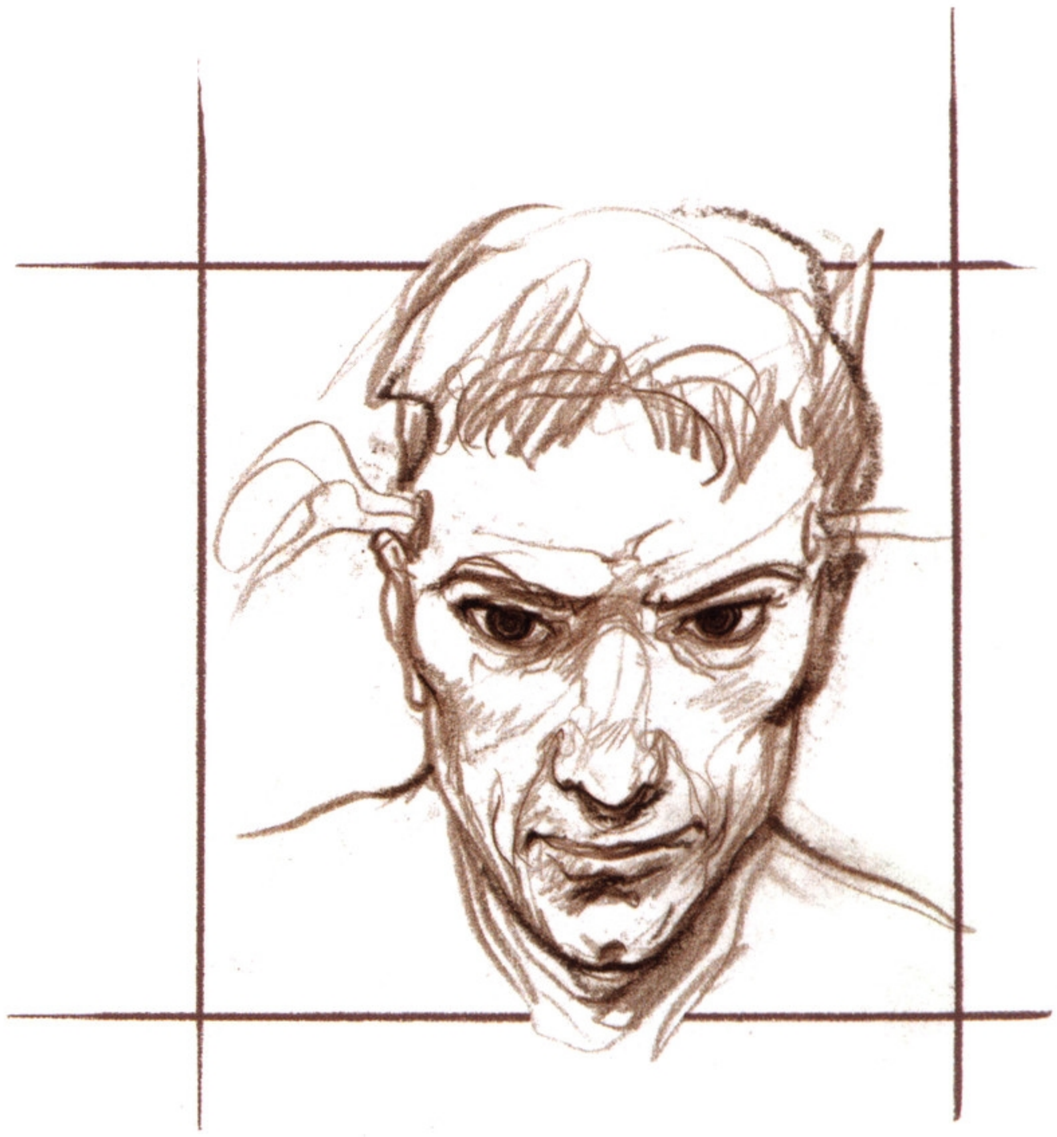
Arpente le front de l'Est.
Est blessé à une jambe à Tcherkassy en 1944.

Fin avril 1945 : Hitler se suicide. Il pleure.

Markus Dudke ne retrouvera jamais
sa femme et sa fille, probablement tuées
lors de bombardements.

31 décembre 1947 : un homme, qui s'est laissé enfermer pour la nuit dans la Grande Galerie du Louvre, se tire une balle dans la tête.

Cet homme est le colonel Markus Dudke.



LANTELME FOUACHE

Jeune Orpheline au cimetière
Eugène Delacroix

LANTELME FOUACHE

Lantelme Fouache naît en 1773 à Genevilliers la Neuville, non loin de Paris, par une sombre matinée d'hiver, de parents pauvres, alcooliques violents (papa moins que maman), et paysans à certaines rares heures.

Il ne pèse pas bien lourd à la naissance, mais s'annonce plutôt grand.

EUGÈNE DELACROIX
Charenton-Saint-Maurice, 1798 – Paris, 1863

Jeune Orpheline au cimetière (détail), vers 1824

Donation Étienne Moreau-Nélaton
Département des Peintures, R.F. 1652

Delacroix a utilisé, en la modifiant, cette étude pathétique et sentimentale pour une figure de jeune homme dans la grande toile des Scènes des massacres de Scio, exposée au Salon de 1824 (Louvre, salle Mollien).

Enfant peu désiré donc,
Lantelme grandit tant bien que mal.
L'atmosphère familiale se dégrade
et l'école devient pour lui un refuge.

Piètre élève, il n'y apprend
pas grand chose.

En 1782 (il a neuf ans), le jeune garçon
descend sur Paris, entre par Saint-Lazare
et se fond dans la ville. Il ne reverra
jamais ses parents.

Il réapparaît en palefrenier, du côté de Belleville,
en 1800 pile. Il est papa accidentel d'une petite
Béatrix, mise au monde par une certaine Anne,
brave fille. Cette naissance le révèle bien vite
en digne rejeton de ses parents castagneurs.

1808, un mardi soir, Anne prend Béatrix
par la main et part. En rentrant dans le taudis
familial, Lantelme Fouache, ivre, hurle
jusqu'au matin sa colère. Il se met à leur
recherche... Il les aura, un jour, il les aura !

1813, un jeudi matin tôt, sous la pluie battante,
les pieds dans la boue, Béatrix, treize ans,
seule, se tient sur le perron du taudis paternel.
Lantelme savoure ce moment. Il réchauffe
sa fille qui dit, « Maman est morte »...

Eugène Delacroix a trente quatre ans,
et il est sûr de son talent. Il continue néanmoins
à suivre les conseils de ses amis Géricault
et Gros. Les chevaux, il faut regarder
les chevaux, les prendre sur le vif, fixer
leurs mouvements, maîtriser leur fougue,
fusain et graphite à la main.

Ce jour de fin d'année 1823, dans le haras,
le peintre n'a pourtant d'yeux que pour la jolie
jeune femme aux yeux rouges implorant le ciel.
Une orpheline, qui vient de perdre
tragiquement son père tombé dans un ravin.
La position de Béatrix
(elle s'appelle ainsi) lui plaît.

Son cou, et cette bouche
qui semble chercher de l'air.
De profil, l'image est saisissante.

Il fait un rapide croquis,
imparable du premier jet.

Il s'approche de la jeune femme,
la console de quelques mots.
Perdre un parent est douloureux...
« Oui », sanglote Béatrix.

Début 1824, le tableau *Jeune orpheline au cimetière* est peint. Delacroix aime le port de tête de son modèle éploré, digne des plus beaux chevaux...

Béatrix Fouache épouse deux ans
plus tard un jeune palefrenier.
Elle a des enfants, sa vie sera harmonieuse.
Jamais personne ne saura comment
elle a fait choir son père de son cheval
dans un ravin, un matin ensoleillé d'hiver.

Sept ans de viols discontinus
étaient ainsi effacés.

Ce matin-là, il avait commis
celui de trop, et elle a eu le courage...

JACOBUS GROBBENDONCK

Marchands de poissons à leur étal
Frans Snyders (d'après)

JACOBUS GROBBENDOEKE

Jacobus Grobbendoeke naît à Knokke-Heist en 1560,
un mardi, tard le soir, sous un étal, dans une odeur de poisson pourri.

Il pèse un peu moins qu'un poulpe adulte et atteint à peu de chose
près la taille d'un mérou cernier, ses compagnons de poubelle d'alors.

Aucune trace de parents, donc.

FRANS SNYDERS (D'APRÈS)
Anvers, 1579 – Anvers, 1657

Marchands de poissons à leur étal *(détail)*
Saisie d'Harcourt, 1794
(comme anonyme flamand)

Département des Peintures,
INV. 1848

Copie ancienne du remarquable tableau du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg peint pour Mgr Triest, évêque de Gand, et à dater des années 1616/1621, plusieurs fois copié en raison sans doute de son extrême richesse descriptive en espèces de poissons.

Parvenu en deux pièces distinctes et réunifiées en 1840.

Recueilli par la famille de pêcheurs Grobbendoeke, le nouveau-né hérite du joli prénom de Jacobus dont il sera très fier tout au long de sa vie.

Dès son plus jeune âge, le garçon se révèle téméraire dans l'eau glacée de la mer du Nord, excellent nageur et plongeur endurant. Mme Grobbendoeke, qui l'avait, on se souvient, découvert braillant dans les tentacules d'un poulpe, le pied dans la gueule d'un mérou, dit volontiers qu'il a hérité de ses compagnons de naissance, qu'ils veillent toujours sur lui, et que son destin sera beau.

Cela commence mal. 1575, Jacobus est enrôlé de force dans la marine hollandaise. Il rejoint les Gueux de la mer des provinces protestantes du Nord et combat les Espagnols jusqu'à l'indépendance. Il est légèrement blessé à l'arrière-train.

Il passe ensuite vingt ans, entre 1580 et 1600, à écumer les mers en tous sens à bord de navires de plus en plus gros de la surpuissante marine commerciale hollandaise. Il enchaîne maladie sur maladie, échappe à la gangrène en perdant un pied, mais devient célèbre pour ses escapades en eaux profondes avec ses amis les dauphins ainsi que pour le pied-bot palmé qu'il enfile à cette occasion.

Il ne le saura jamais, mais les Grobbendoeke adoptifs meurent ensemble, dans un incendie, en 1601.

En tout début d'année 1607, il est reversé dans la marine de guerre, plus précisément dans la flotte commandée par un certain Jacob Van Heemskerck.

Le 25 avril de cette même année, entre 15 h 04 et 19 h 12, il participe à l'anéantissement de la flotte espagnole ancrée dans la baie de Gibraltar.

À 19 h 13, il tombe à l'eau, empêtré dans des cordages. Il ne remonte pas.

Port de Gibraltar, le 26 avril au matin. Au large, la mer brûle. La bataille a été féroce. Mais la pêche est bonne. Dans ses filets, Miguel a pris une variété inhabituelle de poisson. Fier, il étale ses trophées. Une forme, inattendue, altère néanmoins l'harmonie de la nature morte.
La jeune fille, une Flamande, qui fait croquis sur croquis de la scène en est le premier témoin. Au milieu de poulpes et autres mérous pointe une tête d'homme.
Elle pousse un cri, mais immortalise d'un vif coup de crayon le tableau. Son maître, Rubens, sera surpris, et fier d'elle, lorsqu'elle retournera à Anvers.

Anvers. Mais douze ans plus tard. 1619 donc.
23 h 45, il fait nuit.
Frans Snyders, un moment compagnon d'atelier de Rubens, peint. Frans Snyders ne comprend pas. A-t-il forcé sur la bière, sur d'autres alcools ? C'est quand même la troisième fois qu'il revient sur son poulpe au milieu du tableau et qu'apparaît, au séchage, dans l'alignement du mérou (dont le rendu ne le satisfait toujours pas), comme en filigrane, une tête renversée d'homme !
Tout ça lui donne mal au crâne. Il va se coucher. Demain, tôt, l'attend un long voyage.

Deux mois s'écoulent. Snyders retrouve son tableau. Invisible au premier coup d'œil, la tête d'homme semble se préciser de nouveau. D'un pinceau rageur, le peintre recouvre le centre de l'œuvre, métamorphose le poulpe en crabe géant, le mérou en bar, et, basta, laisse sécher !

La tête d'homme ne lui réapparaîtra plus jamais.

Des copies du tableau seront faites. Certains observateurs évoquent des visions : « De poulpe… de mérou… et, même, de tête d'homme renversée… » N'importe quoi.

HÉCUBE

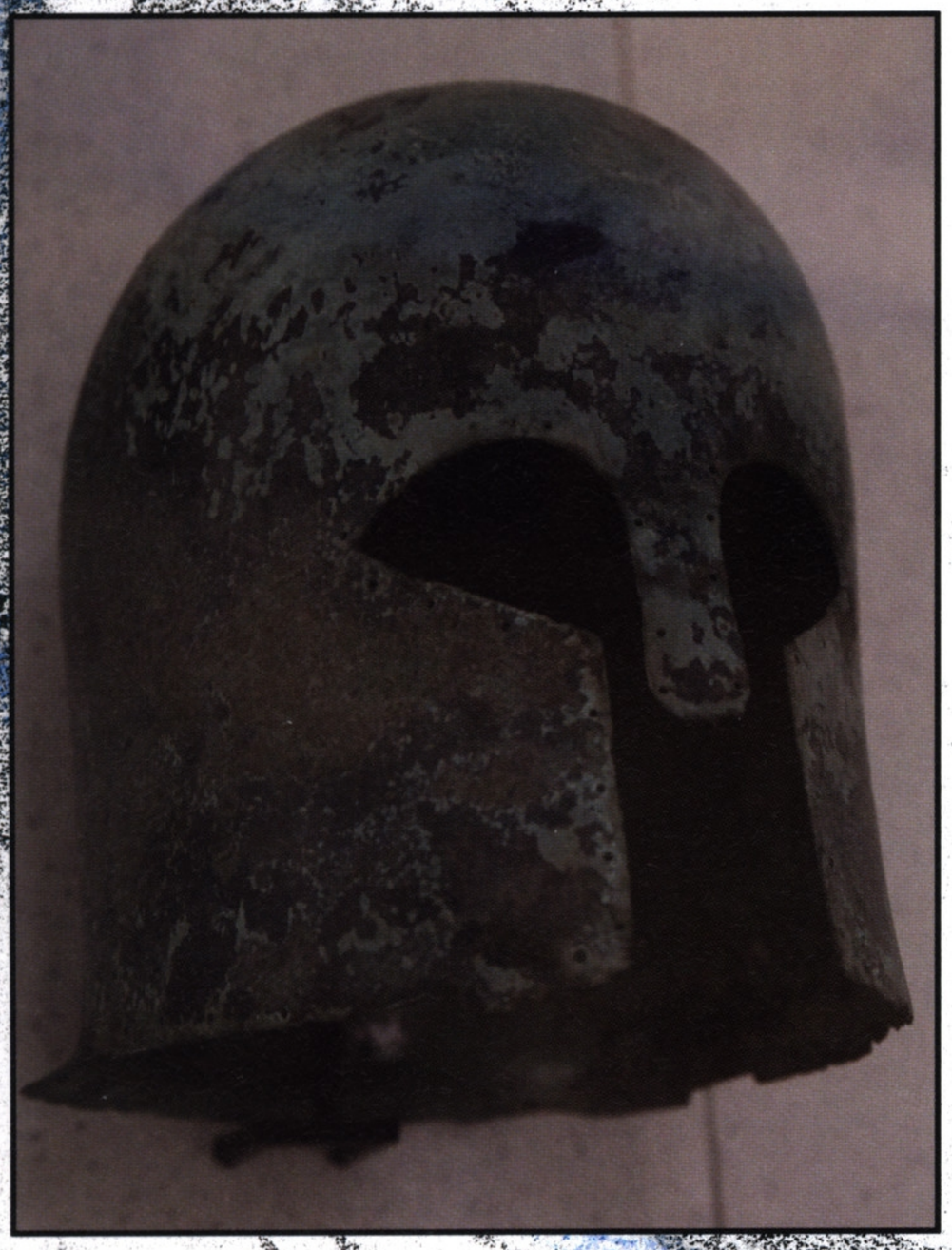
Casque de type corinthien

HÉCUBE

Hécube, fille supposée de Silas, naît dans le tout dernier soupir
de sa mère en 691 av. J.-C. à Argos, à 5 h 24 du matin,
à une minute et six secondes du lever du soleil.

Son poids à la naissance est de 2 687g et sa taille de 41cm.

Deux nourrices veillent à bien lancer sa vie
(sa solide constitution faisant le reste).



CASQUE DE TYPE CORINTHIEN
Début du VIIe siècle av. J.-C.

Collection Campana, 1861
Département des Antiquités
grecques, étrusques
et romaines, Br 1094

Très turbulente et bagarreuse,
Hécube entre à l'école
à l'âge de sept ans.

Sa fougue trouve à s'épancher
dans la pratique de disciplines
d'athlétisme (course, saut
en longueur et lancer
du disque et du javelot),
ainsi que dans les récits appris
par cœur d'exploits
de valeureux héros grecs
du temps passé.

À huit ans, deux mois et quelques jours
(nous sommes en 683 av. J.-C.), elle est embrassée
sur la bouche par un garçon de treize ans, Polités,
et elle n'aime pas ça. Pourtant, on le remarque,
c'est de plus en plus du côté des garçons qu'elle
va chercher l'émulation, la compétition,
l'affrontement même.

À dix ans, Hécube éprouve pour la première
fois un sentiment amoureux. Ce sentiment
ira à la bien nommée Aphrodite dont la vie
prendra trop vite fin pour cause
de malencontreux scorpion.

Au cours de ces années, Phéidon,
le tyran du lieu et du moment, qui règne
sur Argos et qui soumet une à une les cités
péloponnésiennes, prépare un nombre
incalculable de jeunes guerriers (hoplites)
qu'il équipe aux frais de la cité de lourdes
armures, casques et autres boucliers.

**En 674 av. J.-C., au cours d'un été brûlant,
Hécube, qui se fait désormais
appeler Xanthos, enfile pour la première fois
son casque corinthien...**

Xanthos ne voit rien avec ce casque,
mais il se sent fort et se bat, Xanthos est
sans pitié, Xanthos aime ça.

Cependant, au cours d'une expédition anodine
de rapine, des jeux de garçons s'éveillant
à la sexualité tournent au drame pour
Hécube-Xanthos. Découvrant sa féminité
cachée, trois hoplites se livrent sur feu-lui
à un viol brutal et humiliant. La jeune fille
réussit à s'échapper, non sans avoir blessé
un de ses agresseurs.

Au terme d'une errance dont on sait peu
de choses, Hécube-Xanthos réapparaît
sous le nom de Diomidis à la bataille d'Hysiai
(669 av. J.-C.) qui voit la victoire de la phalange
hoplitique de Phéidon sur les Spartiates.
C'est le dernier combat d'Hécube-Xanthos-
Diomidis...

Le (la!) jeune hoplite, gravement blessé(e)
au cou, est embarqué(e) sur un navire
sanitaire qui finit par couler au large
des côtes du Péloponnèse.

On dit qu'au moment où le bateau
finissait de sombrer un jeune soldat se mit
complètement à nu à l'avant, sur la proue,
dévoilant un corps androgyne, mais de jeune fille.
Seul son visage était caché, recouvert
d'un lourd casque de type corinthien.

MELENCOLIA HRASNY

Portrait de l'artiste
Albrecht Dürer

MELENCOLIA HRASNY

Melencolia naît un matin de février 1474
d'une mère tchèque et d'un père absent.

Elle ne pèse pas bien lourd à la naissance,
et ne mesure pas plus, cependant que le temps hivernal,
lui, est carrément humeux et brumide, et pas l'inverse.

Nous sommes à Nuremberg, trois ans
après la venue au monde d'Albrecht Dürer.

ALBRECHT DÜRER
Nuremberg, 1471 – Nuremberg, 1528

***Portrait de l'artiste**, 1493*
56 x 44 cm

Acquis en 1922
Département des Peintures,
R F. 2382

Le chardon, souvent utilisé comme symbole de la fidélité, peut indiquer qu'il s'agit ici d'un portrait de fiançailles.

Dürer, justement.
La petite Melencolia a trois ans
lorsqu'elle tombe pour la première fois
dans les bras d'Albrecht, qui en a six.

L'action se passe chez Anton Koberger,
parrain du petit Dürer, au cours
d'un goûter où ses malhabiles petits
pieds se prennent dans un tapis.

Sept ans plus tard, une barque chargée
d'enfants chavire en plein été sur le lac
de Königssee. Quatre noyés ! Seuls deux rescapés
sont repêchés, collés l'un à l'autre, à moitié nus :
Melencolia et Albrecht, bien évidemment...

Ils ne se quittent plus.
Tous deux montrent des aptitudes
(entre autres) pour le dessin.
Ils s'y adonnent ensemble.

À quatorze ans (nous sommes en 1488),
la jeune fille, décidément douée, révèle
des capacités hors normes pour la science
des mathématiques. Elle tient tête, lors
d'un concours, à un jeune prodige d'un an
son aîné, Nicolas Copernic, qui fera carrière.

Albrecht Dürer, comme on s'en doute,
définitivement amoureux de la jeune fille,
se met à son tour à l'algèbre et autres équations,
délaissant pour un temps la peinture, le dessin
et la gravure, ses autres nouvelles passions.

En juin 1489, un soir de moiteur, ils se dénudent
et posent l'un pour l'autre. Ils s'échangent leurs
dessins, jurant de ne jamais s'en séparer.
La relation sexuelle viendra lors de la seconde
séance, une séance de retouche, si on peut dire...

À la même époque, Albrecht Dürer l'Ancien,
le père autoritaire du jeunot enamouré, voit
les choses différemment. Il estime l'apprentissage
technique de son fils terminé, et, comme
la tradition chez les jeunes artistes l'exige,
le temps des voyages de compagnonnage
désormais arrivé.

Ce sera Colmar pour commencer.
Et pour le mariage, qui sait un jour,
Dürer l'Ancien, le fourbe, a une autre idée.
Elle s'appelle Agnès Frey, et ce sera
forcément pour plus tard.

Tiraillé, mais surtout obéissant,
Albrecht part, après une terrible empoignade
avec Melencolia (il est griffé au visage).
À partir de ce jour, la jeune fille portera
son prénom mieux que jamais, et ce
pour toujours. Nous sommes le 11 avril 1490,
elle a seize ans...

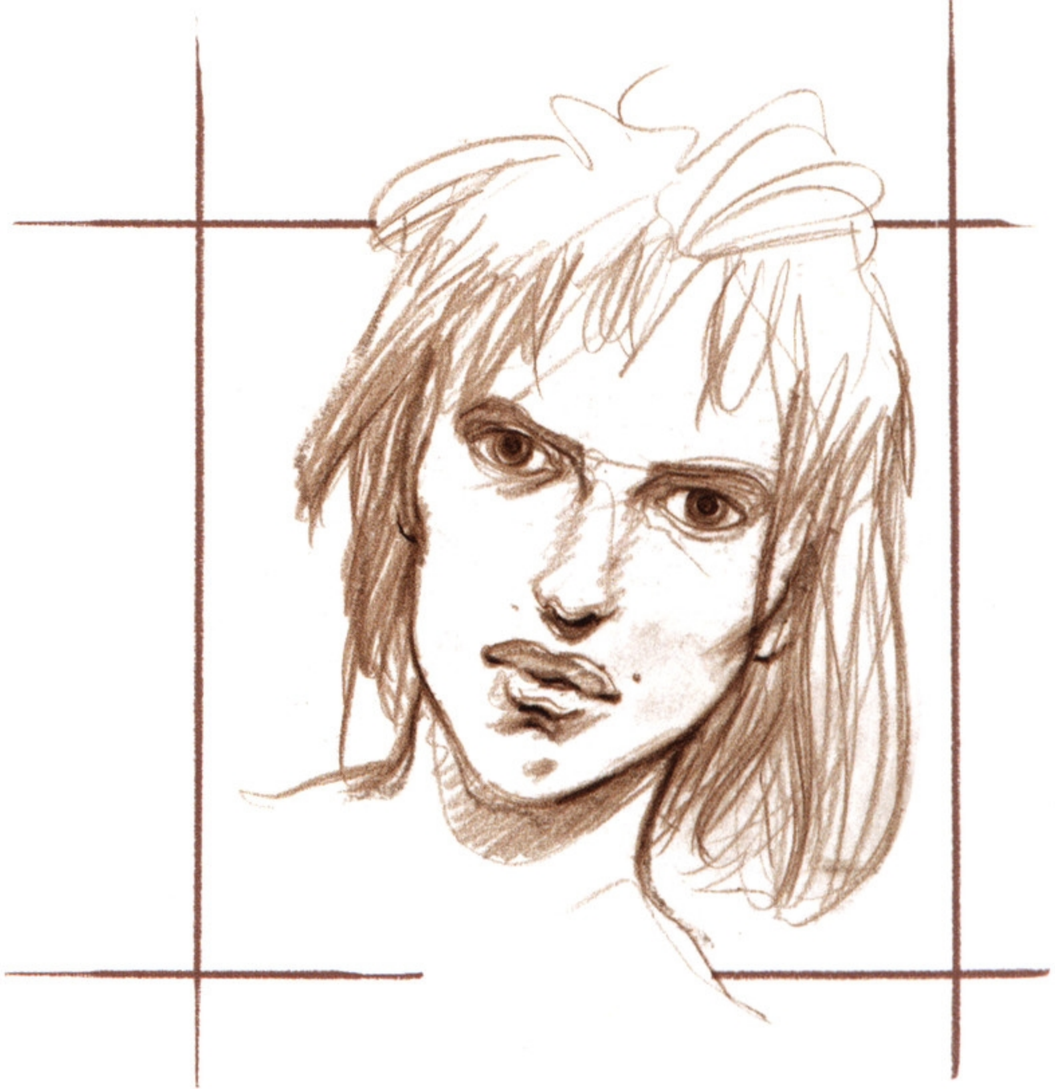
Les années qui suivent la voient abandonner
le dessin, se refermer sur sa passion stérile
des mathématiques (condition de femme
incompatible), s'occuper de sa mère gravement
malade, se rendre invisible en un mot...

**1493 : Albrecht Dürer est à Strasbourg
devant un miroir. Il peint un de ses premiers
autoportraits, un des tout premiers
autoportraits dits indépendants. Il se regarde
dans la glace, mais s'inspire pour l'attitude
de son corps et son port de tête du croquis
de nu réalisé par Melencolia quelques années
auparavant, un fameux soir de moiteur.
Il ne l'oublie pas. Il tient le croquis
chiffonné dans sa main.**

Fin 1505, à la mort de sa mère, Melencolia Hrasny
entre dans les ordres, sur un coup de tête.

En 1507, elle assiste à la première messe
donnée par le prêtre Martin Luther au couvent
des Augustins d'Erfurt, par hasard. On ne
la reverra plus jusqu'à sa mort, c'est elle
qui décide. Une mort d'un matin brumeux et
humide, et pas l'inverse, de l'hiver 1514. On dit
que jusqu'au bout elle aura joué (en cachette
de Dieu) avec les mathématiques...

La même année, au cours du même hiver,
au même moment sombre, Dürer réalise
une gravure sur cuivre. Cette gravure
a pour nom *Melencolia I*. Le visage
du personnage principal, l'ange assis,
a les traits de Melencolia Hrasny... L'unique.



ZVONIMIR KARAKASEVIC

Voltaire nu
Jean-Baptiste Pigalle

ZVONIMIR KARAKASEVIC

Zvonimir Karakasevic naît à 5 h 05, en plein hiver,
à Bijelo Polje dans le nord du Monténégro, en pleine rue,
sous le regard de trois janissaires de l'armée d'occupation
ottomane, en 1706, vérification faite un mardi.

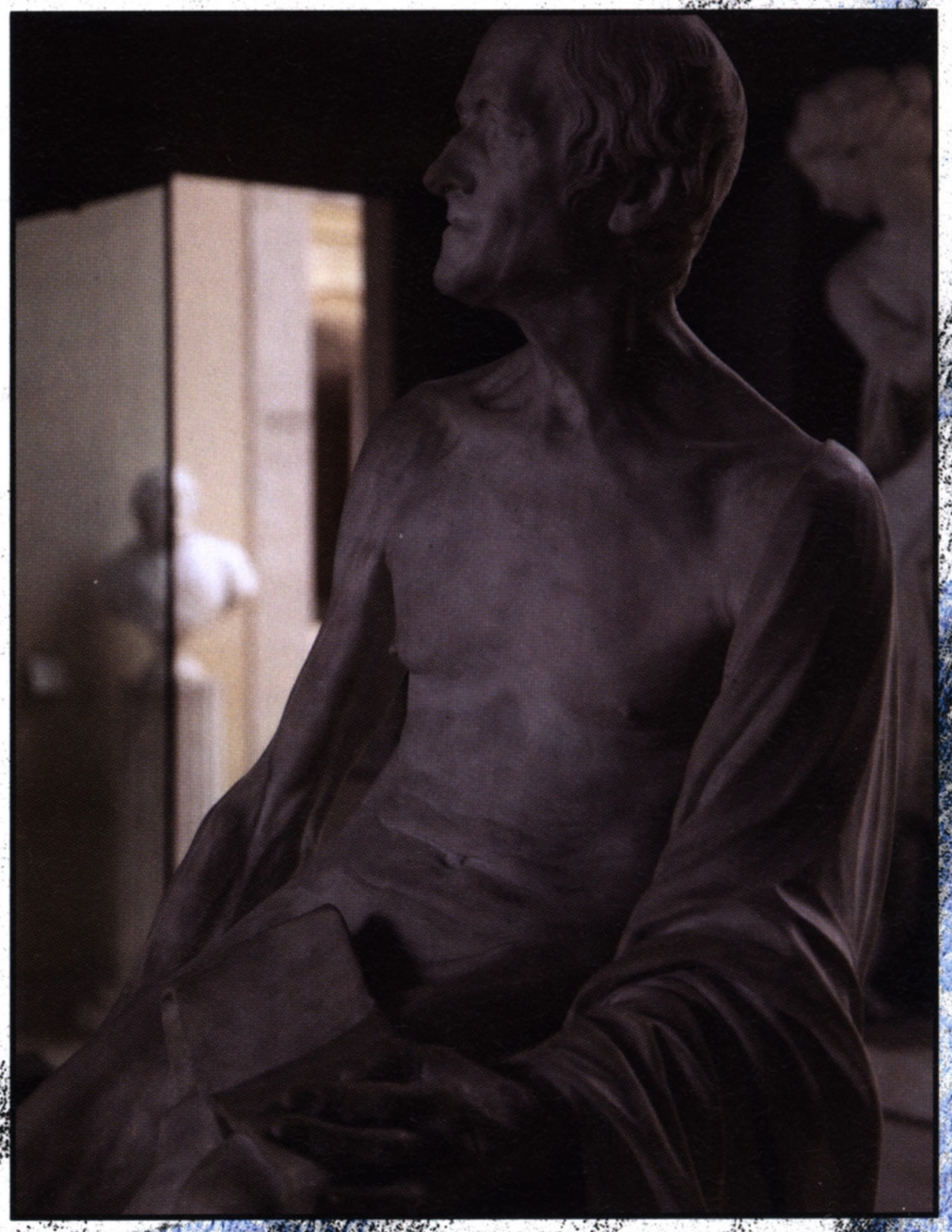
JEAN-BAPTISTE PIGALLE
Paris, 1714 – Paris, 1785

***Voltaire nu**, 1776*
Marbre, H. : 1,50 m ;
L. : 0,89 m ; Pr. : 0,77 m

Dépôt de l'Institut de France, 1962
Département des Sculptures,
Ent. 1962. 1

La statue fut réalisée grâce à une souscription lancée par des gens de lettres en 1770.

Pigalle, qui avait modelé la tête de Voltaire à Ferney, sculpta le corps décharné d'un vieillard sans souci d'idéalisation.



Le père du petit Zvonko,
parti depuis de longs mois
en Autriche défendre la frontière
croate contre les Turcs,
n'en sut rien.

La mère, elle, ne profitera
de son rejeton que pendant
dix-huit mois, emportée
qu'elle fut par une grippe fatale.

Recueilli et élevé par une confrérie orthodoxe,
le petit Zvonimir va révéler très vite une profonde
aversion pour toute forme d'éducation,
se bagarrant notamment beaucoup.

Tout naturellement, à dix ans, il part seul
vers le nord, pour Belgrade probablement.

Intercepté par les Ottomans, il est envoyé
à Istanbul, circoncis sur-le-champ, islamisé
dans la foulée, fanatisé (sur lui, cela ne prit
pas beaucoup) et intégré dans le corps
des janissaires.

Zvonimir Karakasevic paraît heureux de son sort,
où l'action prime sur le reste. Ni trop zélé
ni trop cruel, il accomplit sa tâche de soldat
d'élite avec application.

En 1732, sous un soleil de plomb, il tombe
dans un piège d'activistes serbes au pied
de la forteresse de Kalemegdan, à Belgrade.
Il est blessé à la tête et frappé d'amnésie,
à moins que ce ne soit l'inverse, il ne sait plus.

Le cours de sa vie change. Écarté du corps
d'élite, il sombre peu à peu avant de disparaître
de son campement au bout d'une longue nuit
d'étoiles filantes. Sa trace est perdue.

27 septembre 1745 : réapparition de Zvonimir
Karakasevic à la bataille de Bassignana,
en pleine guerre de succession d'Autriche.
Il est dans l'armée sarde (!). Il sait vaguement
qui il est, ignore pourquoi il se bat, mais
a l'impression de faire son métier. Il est blessé
à l'épaule droite par un coup de hache.

Voici le reste de son parcours.

Bataille de Culloden (1746), en tant
que fusilier au service du duc de Cumberland (!?).
Blessé aux deux genoux par un tir de crapaudeau.

Bataille de Bergen (1759, guerre de Sept Ans),
dans les troupes françaises. Blessé par
une étoupe enflammée et amputé
de l'avant-bras gauche.

Bataille de Landshut (1760). Il perd le reste
du bras, jusqu'à l'épaule (tir de bombarde).
Un œil, également (le droit).

Bataille de Burkersdorf (1762).
Un canon à multiples bouches à feu
(un Ribaudequin) lui fauche
les deux jambes jusqu'au bassin.

Il survit et retrouve toute sa mémoire.

La médecine s'intéresse à son cas.

1772 : il est à Paris, homme-tronc
à l'hôpital de la Salpêtrière.

**1776 : Jean-Baptiste Pigalle, sculpteur,
revenu de Ferney avec un moulage de la tête
de Voltaire, se met en quête d'un modèle
au corps décharné. Un médecin de ses amis
lui fait la surprise de lui déposer un soir,
à son atelier, sur son socle de travail,
ce qui reste de Zvonimir Karakasevic.**

**Touché, Pigalle se sert du tronc
du soldat, et improvise pour le reste
à partir d'un autre vieillard.**

Voltaire nu est ainsi achevé,
et une nouvelle vie commence
pour l'infatigable guerrier : modèle
pour académies d'art.

Un soir de décembre 1779,
sous le regard d'étudiants appliqués,
Zvonko Karakasevic, perché sur son socle
tournant, s'endort pour toujours.

LAKSHEK

Taureau androcéphale ailé

LAKSHEK

Lakshek X (nom du père agriculteur inconnu) naît,
d'après des informations fiables, à terme, à midi pile,
à proximité de Shibaniba (environ quinze kilomètres
de l'actuelle ville de Mossoul, au nord de l'Irak), en 764 av. J.-C.,
dans une étable au milieu des taureaux, les pieds devant,
pas très lourd de poids, pas très grand de taille, et sourd…

Prière de ne pas toucher

TAUREAU ANDROCÉPHALE AILÉ
Mésopotamie
Assyrie – Khorsabad

Décor de la ville et du palais du roi Sargon II à Dur-Sharrukin, actuellement Khorsabad, près de Mossoul
713-706 av. J.-C.

Façade m, porte k
Fouilles P. E. Botta, 1843-1844

Département des Antiquités orientales, A. O. 19857

Délaissé par sa mère, qui a fort
à faire avec ses autres enfants,
tous parfaitement entendants
et donc piaillants, le petit Lakshek
se voit embarqué (on ne sait
trop comment) avec les seuls êtres
qui le considèrent alors un tant
soit peu : ses compagnons d'étable,
les taureaux (on imagine son couffin,
forcément silencieux, échoué
par mégarde dans le chargement
d'un quelconque
et lointain convoi).

À trois ans (sa survie jusque-là doit tenir
du miracle), c'est tout juste si des cornes
ne commencent pas à pousser de chaque côté
de son tout petit front tant il passe de temps
au milieu des fiers bovins. Et il est très heureux
comme ça. Il chemine ainsi pendant son enfance,
transportant des marchandises sur le dos
des bêtes. À noter, d'ailleurs, qu'il est pris
en sympathie par un éleveur de faucons aveugle
qui se joint au convoi.

À sept ans, il n'entend et ne parle toujours pas,
mais ses yeux voient beaucoup mieux que ceux
de tous les autres, aussi bien même que ceux
des faucons justement, qui ne le craignent pas.
Il est l'enfant-taureau, l'enfant-oiseau,
celui qui dort sans risque avec les animaux,
qui sait tout d'eux, eux-mêmes sachant tout
de lui, le binôme devenant parfaitement
harmonieux. Il en fabriquera un spectacle,
de pitreries et de cirque, qui plaira sur les pistes
des monts arides du Grand Zab...

**À l'âge de dix-sept ans (747 av. J.-C.),
Lakshek se voit réquisitionné quelque temps,
avec sa ménagerie, par une compagnie
de sculpteurs de pierre qui œuvrent
sur d'immenses blocs destinés à la décoration
de portes de très grands palais.**

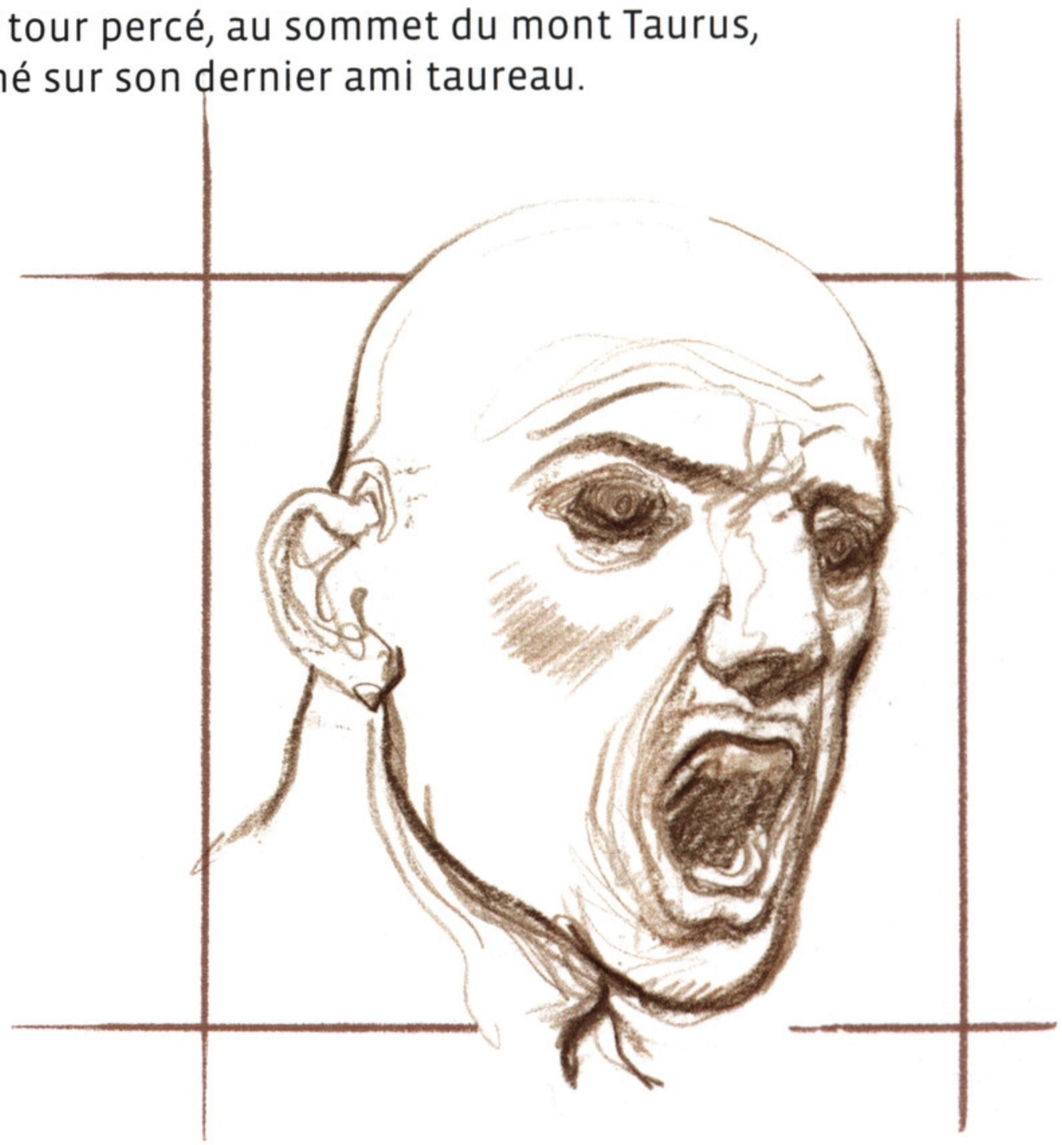
**Un des jeunes artistes, dit-on, inspiré
par les facéties animalières de Lakshek, fait ainsi
le tout premier croquis d'une créature hybride
mi-taureau, mi-aigle, avec pour tête d'homme
une caricature improbable de Lakshek lui-même.
Ainsi, peut-on dire, naît ce jour le concept
des monumentaux génies protecteurs des palais
assyriens (Shêdu, Lamassu, et autres...),
qui fera la légende, le mythe, des taureaux
androcéphales ailés.**

Quarante-deux ans plus tard (en 705 av. J.-C.),
alors que Dur-Sharrukin, la capitale assyrienne,
resplendit sous la protection de ses génies
taurins ailés, son fondateur-bâtisseur, le grand roi
Sargon II, très loin de son palais, quelque part
en Anatolie sur le mont Taurus, triomphe
contre un ennemi, encore un, un de plus...

Sur le champ de bataille, jonché de cadavres,
le roi avise un vieil homme au chevet
d'un taureau blessé. Il ordonne que la bête soit
dépecée et préparée pour le repas de victoire.

On dit que le vieillard se serait alors rué sur lui,
poussant un cri étrangement dépourvu de son, et,
armé d'une lance dont le bout était une corne
de bovin (?), lui aurait percé la gorge,
le vidant brutalement de son sang.

Lakshek, l'homme sans son, ami des animaux,
pitre hideux, mourra la seconde suivante,
à son tour percé, au sommet du mont Taurus,
couché sur son dernier ami taureau.



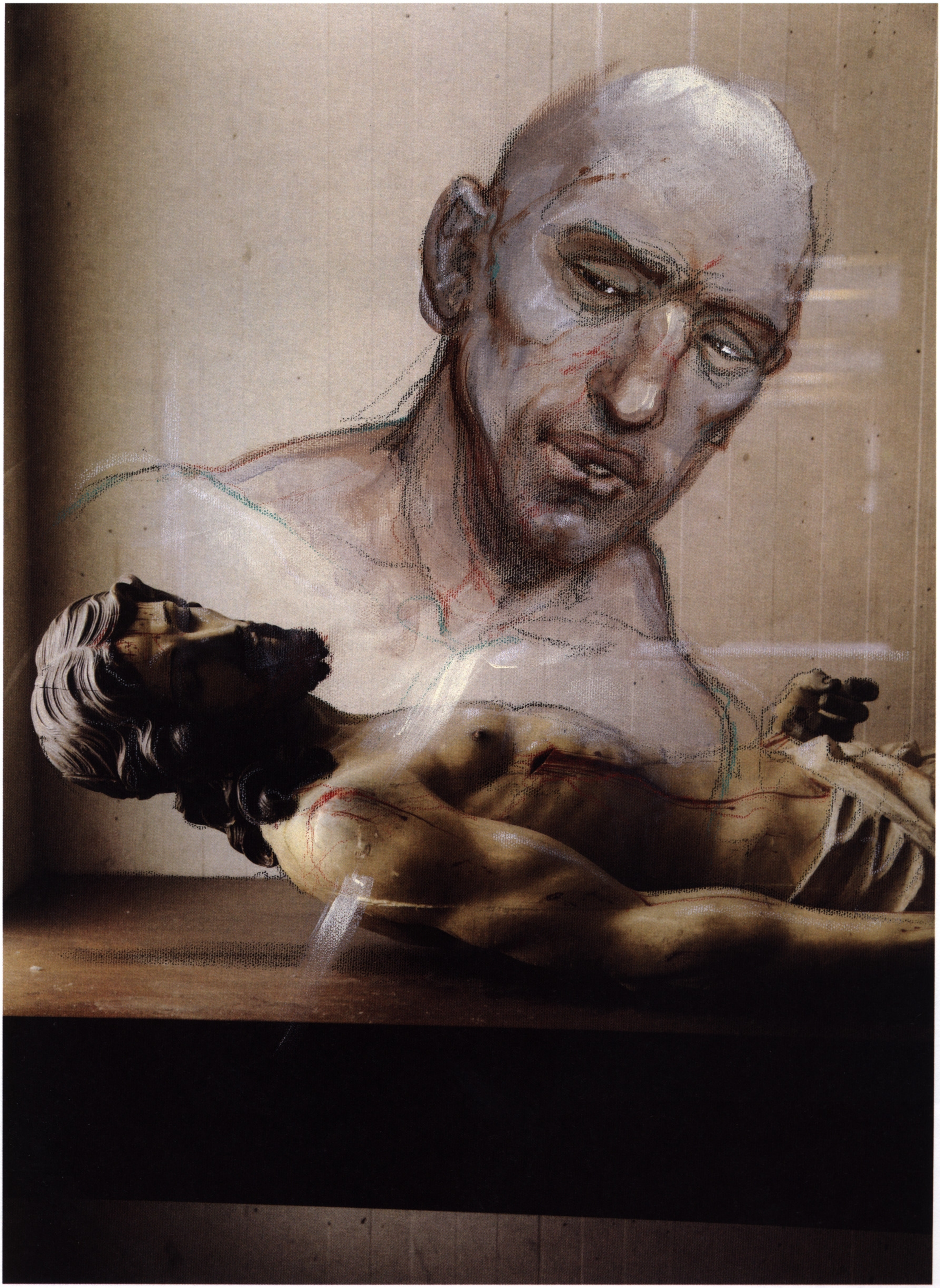
LONGINUS

Christ mort

LONGINUS

Longinus naît tôt, dans la poussière de la citadelle Antonia à Jérusalem, le premier matin du premier mois de l'année de naissance de l'Enfant Jésus (autant dire en même temps que lui et géographiquement très près).

Il a un bon poids et une belle taille.
Il crie fort.
Père, feu légionnaire romain, mère, matrone.



CHRIST MORT

Entourage de Juan Ron
Madrid, premier quart du XVIIIe siècle
Bois (acajou ?), polychromie originale
Provenant d'un couvent de Grenade (?)
puis d'un couvent de religieuses
à Aguasboas (Portugal), supprimé en 1910

Ancienne collection Henri Laffite
Acquis en 1938

Département des Sculptures,
R.F. 2493

L'aspect très réel des meurtrissures,
des plaies et des gouttes de sang
en relief faites de vernis coloré renforce
le caractère macabre de la représentation
du Christ mort étendu sur son tombeau.

Il a un an à peine lorsqu'apparaît
un léger strabisme à son œil
gauche (vers l'intérieur).

Très tôt orphelin (maman-tétanos),
Longinus est naturellement orienté
vers une des nombreuses cohortes
de fantassins basées sur le territoire
de Judée. Il a alors douze ans
et quelques semaines. C'est un peu tôt
pour les longues marches,
mais il reçoit une instruction
rudimentaire.

À seize ans, il rejoint une garnison à Jérusalem, garnison dont le point fort n'est pas la discipline. Il échappe ainsi en cinq ans de service à deux décimations (un homme sur dix exécuté : une fois en neuvième position et une fois en onzième).

En 24, un soir de forte chaleur il se distingue en sauvant d'une mort certaine un citoyen romain obèse tombé dans un puits. Il reçoit, pour ce fait d'armes, la feuille de chêne qui correspond à la couronne civique. Cette distinction lui permet d'échapper à certains entraînements de fantassins de base avec lances et glaives, où son strabisme était devenu un handicap de taille et un danger pour les autres.

À l'arrivée du nommé Ponce Pilate (en 26) au poste de préfet de Judée, Longinus se retrouve affecté à la garde rapprochée du nouveau Praefectus.

Son strabisme se renforce au cours des années suivantes, mais il accomplit sa tâche avec un zèle compensateur.

Nous sommes au tout début du mois d'avril de l'année 33. Une série de condamnations est prononcée par Ponce Pilate. Trois repris de justice (dont un particulièrement hué par la foule) doivent être crucifiés.
Longinus fait partie du peloton.
Il n'est pas chargé des clous (trois bourreaux d'expérience sont là pour ça).

8 h 57 : la crucifixion commence.
Tout se déroule dans les règles de l'art.
9 h 12, fin de la crucifixion.

Au cours de la journée, Longinus, de garde, entend les mourants échanger quelques mots.

17 h 22 : les soldats ont pour ordre de briser les jambes de deux d'entre eux pour abréger leurs souffrances. Le troisième n'émet plus un son.

Le soir vient plus tôt que de coutume, remarque Longinus. Le troisième repris de justice, sur la croix du milieu, pousse alors un cri terrible. Les nuages sont pris dans d'étranges phénomènes, la lumière s'éteint dans le ciel.

On décroche les trois corps à la lumière de flambeaux.

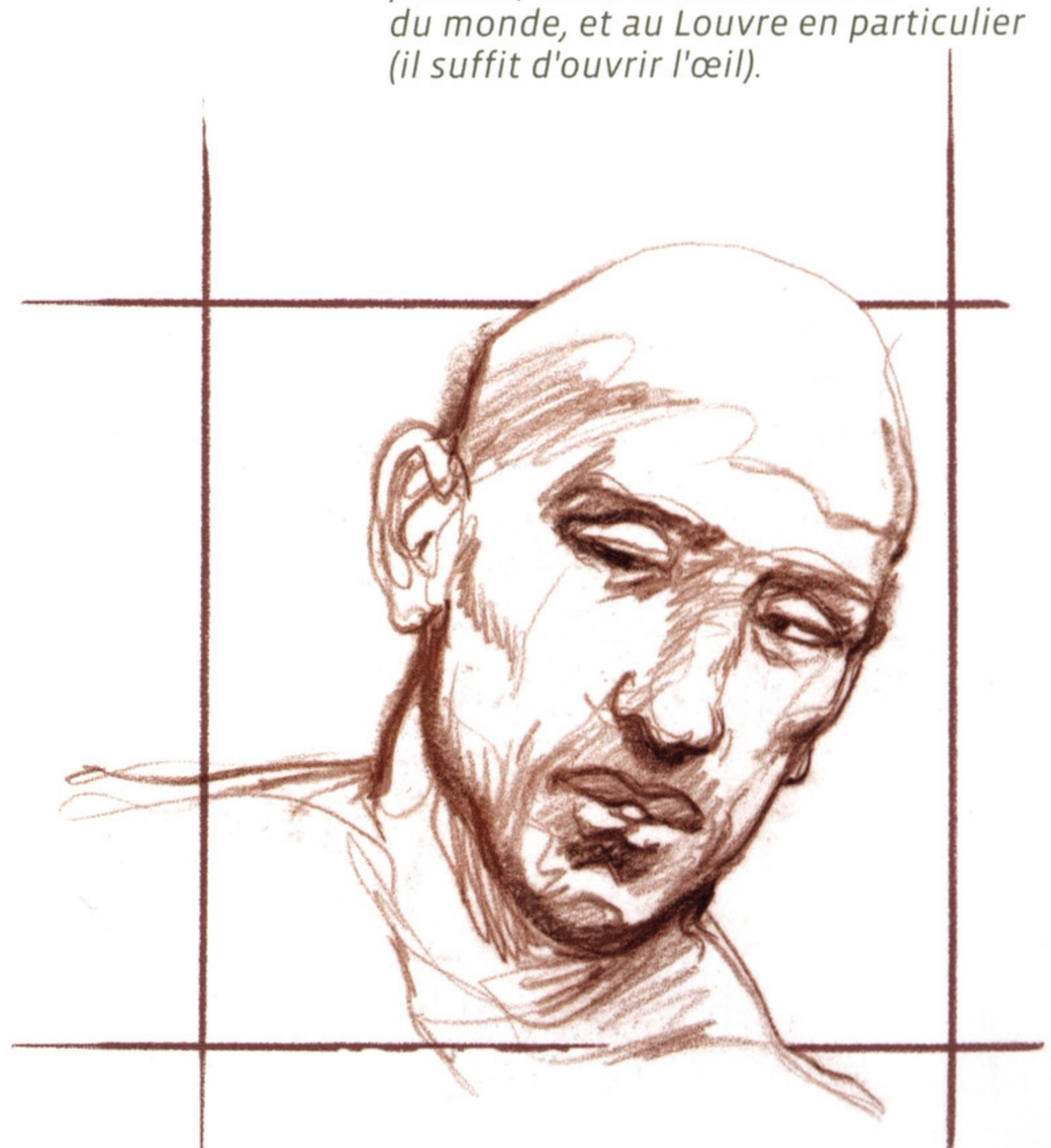
Des rats attendent.

**De sa lance, Longinus les repousse.
Il donne un dernier coup pour éloigner
un récalcitrant. La mauvaise visibilité,
son strabisme surtout, décalent sa perception.**

**La lance vient percer le flanc droit
d'un des suppliciés. Du sang,
mêlé à de l'eau, gicle. Une goutte touche
son œil gauche.**

Miroir en alliage d'étain à la main,
Longinus, le jour suivant, se regarde.
Il ne comprend pas, ses yeux
sont parfaitement alignés.*

*NOTE DU BIOGRAPHE :
La suite de l'histoire de Longinus connaîtra diverses interprétations (souvent fantaisistes). Son fantôme, lui, a la particularité d'apparaître sur chaque œuvre représentant le crucifié gisant dénommé Jésus, partout, dans tous les musées du monde, et au Louvre en particulier (il suffit d'ouvrir l'œil).



MARPADA

Tête de cheval

MARPADA

Marpada X (père indéterminé)
naît sous le règne de la belle Hippolyté,
dans une barque, sur le fleuve Thermodon,
à l'entrée de la ville de Thémiscyre,
un soir sans lune de l'hiver de l'année 393 av. J.-C.

TÊTE DE CHEVAL

Fin du VIe siècle avant J.-C.
Provenance : Attique
Fabrication : Attique
Marbre, traces de polychromie (noir, bleu et rouge)

Ancienne collection Feuardent.
Acquis en 2004 avec la participation de la Société des Amis du Louvre.
Département des Antiquités grecques, romaines et étrusques, N° usuel, Ma 5143 (N° d'entrée MNE 1317).

Sa mère est fière de son poids,
de sa taille, et surtout de son sexe,
car Marpada est sa première fille.

Les trois garçons précédemment
nés sont à leur place : deux renvoyés
chez leurs géniteurs, le troisième,
malformé, noyé plutôt qu'estropié.

Ses premières années, Marpada les passe
au contact de chevaux et surtout de poulains
qui lui font moins peur.

Mais dès l'âge de cinq ans, elle tient sur le dos
des plus fiers étalons. C'est fait, le cheval
et elle sont fondus l'un dans l'autre.

À sept ans, nous sommes en 386 av. J.-C.,
le travail physique du développement
du corps peut commencer : courses,
exercices d'agilité, lutte...

L'année suivante, elle se familiarise
avec l'arc et les flèches.

Premier accident d'importance pour Marpada :
une flèche malencontreusement fichée
par une camarade dans sa petite fesse droite.
Après plusieurs jours passés entre la vie
et la mort, Marpada se remet, échappant
miraculeusement à une septicémie.

377 av. J.-C, la mère de la jeune fille
est tuée au combat.

Marpada, qui a seize ans,
est incorporée alors à une expédition de guerre
pour la lointaine Attique. C'est au cours
de ce long et éprouvant voyage qu'elle rencontre
le cheval de sa vie. *Oôùïjkiïy^* est le nom
phonétique auquel répond l'animal.

Marpada est heureuse. Elle aime sa monture,
mais elle aime aussi son propre corps qui répond
avec efficacité à toutes les épreuves.
Elle est contente de la taille de sa poitrine
aussi (un petit 80 A), qui lui évite
l'amputation d'un sein.

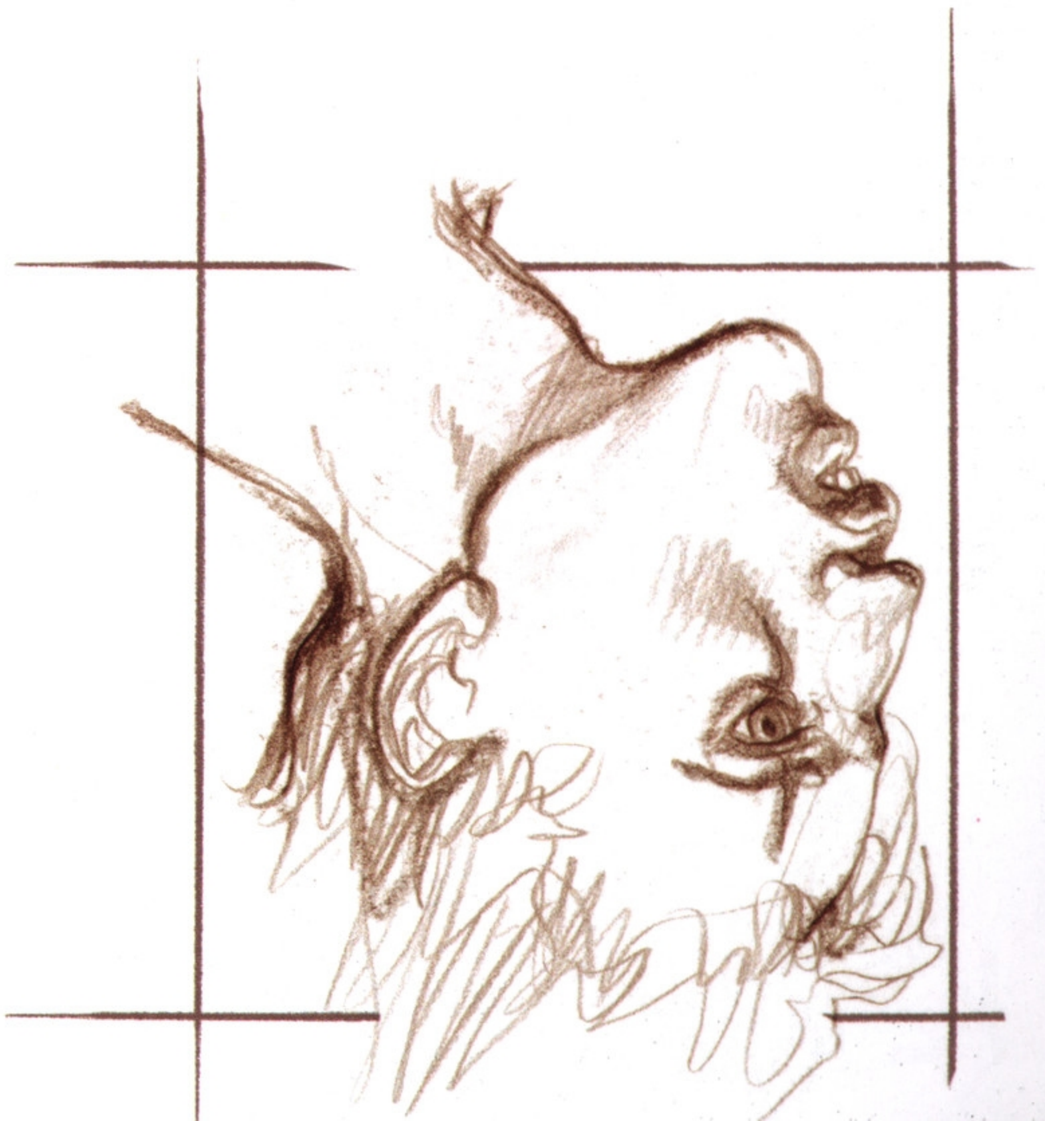
Les combats contre les Grecs commencent
à s'enchaîner, répandant la renommée
d'un cheval de feu et de son agile cavalière,
diabolique tireuse de flèches.

Un observateur poète d'Athènes
écrit à leur propos.
L'amazonomachie s'empare de cette légende.

**Un hoplite, survivant d'un combat direct
avec le couple infernal, témoigne.
Il inspire un artiste qui entreprend
de sculpter dans du marbre une tête de cheval
cracheur de feu, et crée un effet saisissant
en appliquant du rouge dans les orifices naseaux
et dans la gueule ouverte de l'animal.**

*Oôùïjkiïy^* et Marpada n'en surent rien.
Le destin les unira jusqu'au bout.

Des années plus tard, au crépuscule
d'un combat de plus, le cheval, atteint
de plusieurs lances, se cabrant, écrasera Marpada,
sa moitié, son Amazone.



CAIUS LIVIUS MAXIMUS

Lit

CAIUS LIVIUS MAXIMUS

Caius Livius Maximus naît à Rome, en 109 av. J.-C.,
par temps maussade (à 18 h 11) et par césarienne…

Sa mère en meurt, mais aussi son père (de chagrin),
au bout de quelques semaines, car, chirurgien,
il avait tenu ce jour-là d'une main tremblante le fatal scalpel.

LIT
Milieu ou seconde moitié
du IIe siècle av. J.-C.
Acquis à Rome

Collection Pourtalès, 1865

Département
des Antiquités
grecques, étrusques
et romaines,
Br 3673

À sept ans
(vie sans histoire jusque-là),
il prend la décision irrévocable
de faire, comme feu son père,
de la médecine et de la chirurgie.

Lézards, grenouilles, rats,
cancrelats (!), fourmis (!?), font les frais
de cette nouvelle passion.

En 91 av. J.-C., le jeune Caius, dix-huit ans
déjà (rien de notable avant), tombe amoureux
de la belle Antonia. Mais la rencontre qui suit,
avec un certain Xénophon, médecin grec itinérant
issu de l'école de Cos (gourou sur les bords),
éclipse son bel amour et le fait pencher
définitivement du côté d'Hippocrate.

Il quitte Rome, abandonnant son amoureuse
(enceinte, ce qu'il ignorait), et suit son désormais
maître. Sur beaucoup de champs de bataille
d'abord, où l'apprentissage sur des chairs
dévastées est brutal.

L'épopée des deux hommes, auxquels
s'adjoignent trois autres médecins, dure près
de quinze ans, les guerres (sociales et civiles)
ne manquant pas.

Fin 86 av. J.-C., Xénophon s'auto diagnostique
un abcès amibien du foie, et force Caius Livius
Maximus à l'opérer. C'est une plongée
dans l'inconnu qui se termine mal.

Caius met du jour au lendemain fin
à son périple, l'estimant désormais vide de sens.

**De ses campagnes médicales, il ne rapporte
à Rome que ses instruments et un antique lit
auquel il s'est attaché, et qui lui a servi maintes
fois (dont la dernière pour son vieil ami)
de table d'opération.**

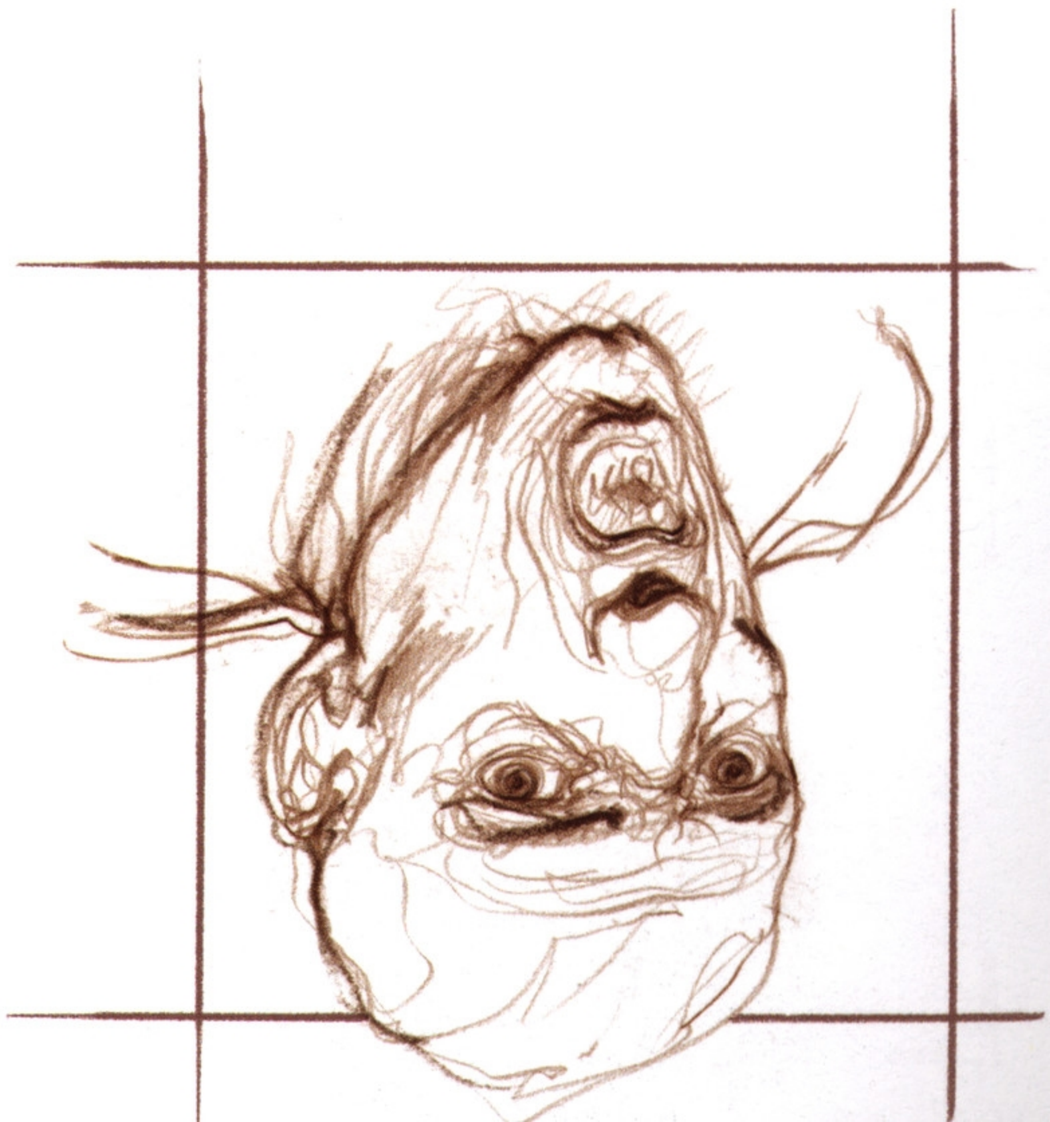
En 84 av. J.-C., il s'installe dans sa ville natale,
le statut de médecin à Rome s'améliorant
considérablement. Il fonde une famille,
a trois enfants... Tullia, l'aînée, emboîtera le pas
à son père, se destinant à devenir *medica*.
Soranus d'Éphèse dira plus tard: « Celles
qui veulent embrasser cette profession doivent
savoir écrire, avoir une mémoire fidèle,
une santé robuste, un tempérament égal ;
elles doivent avoir de longs doigts effilés,
des ongles courts et arrondis, tenir leurs mains
très propres et ne pas filer (la laine), pour
ne pas nuire à la finesse de leur peau.
Il faut qu'elles connaissent la diététique,
la pharmacie et la chirurgie usuelle. » Tullia,
en avance sur son temps, avait déjà tout ça...

Nous arrivons en 47 av. J.-C..

Par une journée maussade, Tullia
visite des villages en compagnie
de médecins plus expérimentés.

Au même moment, Caius Livius Maximus,
son père, se tord de douleur au pied de son lit :
péritonite aiguë. Il aimerait tant que sa fille
soit à ses côtés.

Il se hisse sur le lit,
scalpel à la main. Il s'allonge.
Sa main tremble.
Il incise, sa main tremble trop,
comme celle de son père,
soixante-deux ans plus tôt...



BELLA DE MONTEFALCO

Les Ombres de Francesca Da Rimini
et de Paolo Malatesta apparaissent
à Dante et à Virgile

Ary Scheffer

BELLA DE MONTEFALCO

Bella De Montefalco naît dans la douleur,
un jour de semaine ordinaire de l'année 1251, à Ravenna,
en Émilie-Romagne. La mère est sans profession,
et le père, médecin (plutôt mauvais), est proche de la maison
des Polenta, austères nobles locaux parmi d'autres.

ARY SCHEFFER
Dordrecht (Pays-Bas), 1795 –
Argenteuil (Val-d'Oise), 1858

Les Ombres de Francesca Da Rimini et de Paolo Malatesta apparaissent à Dante et à Virgile, *(détail) 1855*

Legs Mme Marjolin-Scheffer,
fille de l'artiste, 1900

Département des Peintures,
R. F. 1217

La vie de la petite Bella,
pas très belle il faut préciser,
est sans histoire jusqu'à l'âge
de cinq ans trois quarts
et quelques jours, où son père
est assassiné sous ses yeux
pour une sombre affaire
de corruption.

Mère et fille, traumatisées, se retrouvent
dans le besoin. Par chance, Guido Da Polenta,
homme pourtant peu généreux et calculateur,
leur accorde son soutien. La mère se met à la couture,
et la petite idem. À huit ans, Bella, toujours pas belle,
est fort habile aiguille à la main. Elle sait déjà
confectionner un mouchoir.

La même année (1259), la famille Da Polenta
s'agrandit d'une petite Francesca, aussi belle
que Bella ne l'était donc toujours pas.
Mais, Bella, peu rancunière, se prend vite de passion
pour l'enfant. Elle devient tout naturellement
Bella baby-sitter...

À cette époque, les fameuses années soixante,
les guerres entre maisons font rage. Guido Da Polenta
se retrouve allié à la maison des Malatesta
(qui viennent de mettre une raclée aux Montefeltro)
contre les Traversari qui vont voir ce qu'ils vont voir,
non mais !

Ce petit jeu des alliances anime la vie sociale,
provoque des rencontres, aiguise les appétits,
affine les stratégies. Guido Da Polenta voit ainsi
sa fille Francesca, seize ans à peine, faire se tourner
toutes les têtes mâles comme des toupies.
Celles, notamment, de deux des frères Malatesta
nouvellement alliés. Le plus jeune, le beau Paolo,
mais surtout l'autre, Gianciotto, beaucoup moins
beau, difforme et boiteux, mais très influent,
très riche, et très politique... Un vrai parti.

Le mariage est décidé. Personne ne peut l'empêcher.
Il a lieu le 13 juin 1275, par temps orageux et lourd
(36°). Bella, pas belle comme jamais, malgré
les toilettes qu'elle s'est elle-même confectionnées,
regarde Francesca, resplendissante, au bras
du claudiquant Gianciotto Malatesta.
Mais, pour une fois, Bella voit à travers Francesca...
Elle n'a d'yeux que pour celui qui se trouve derrière
sa protégée, que pour lui (et seulement lui) :
Paolo. Paolo Malatesta à la beauté sauvage.

Il est 11 h 12. Bella De Montefalco,
vingt-quatre ans et physique ingrat,
vient de tomber amoureuse.

Les années passent, longues. Bella est rongée
par son amour platonique. Sa Francesca,
deux fois maman déjà, ne l'oublie pourtant pas,
la conviant régulièrement au château de Gradara
pour d'austères fêtes familiales.

1285, Gradara. Austère fête familiale, précisément.
Tout le monde est là. Francesca, son toujours
plus difforme époux Gianciotto, les deux enfants,
Concordia et Francesco... Et... et Paolo,
l'inattendu Paolo. C'est que les deux frères ont des
affaires à régler...Bella défaille. Bella s'évanouit.

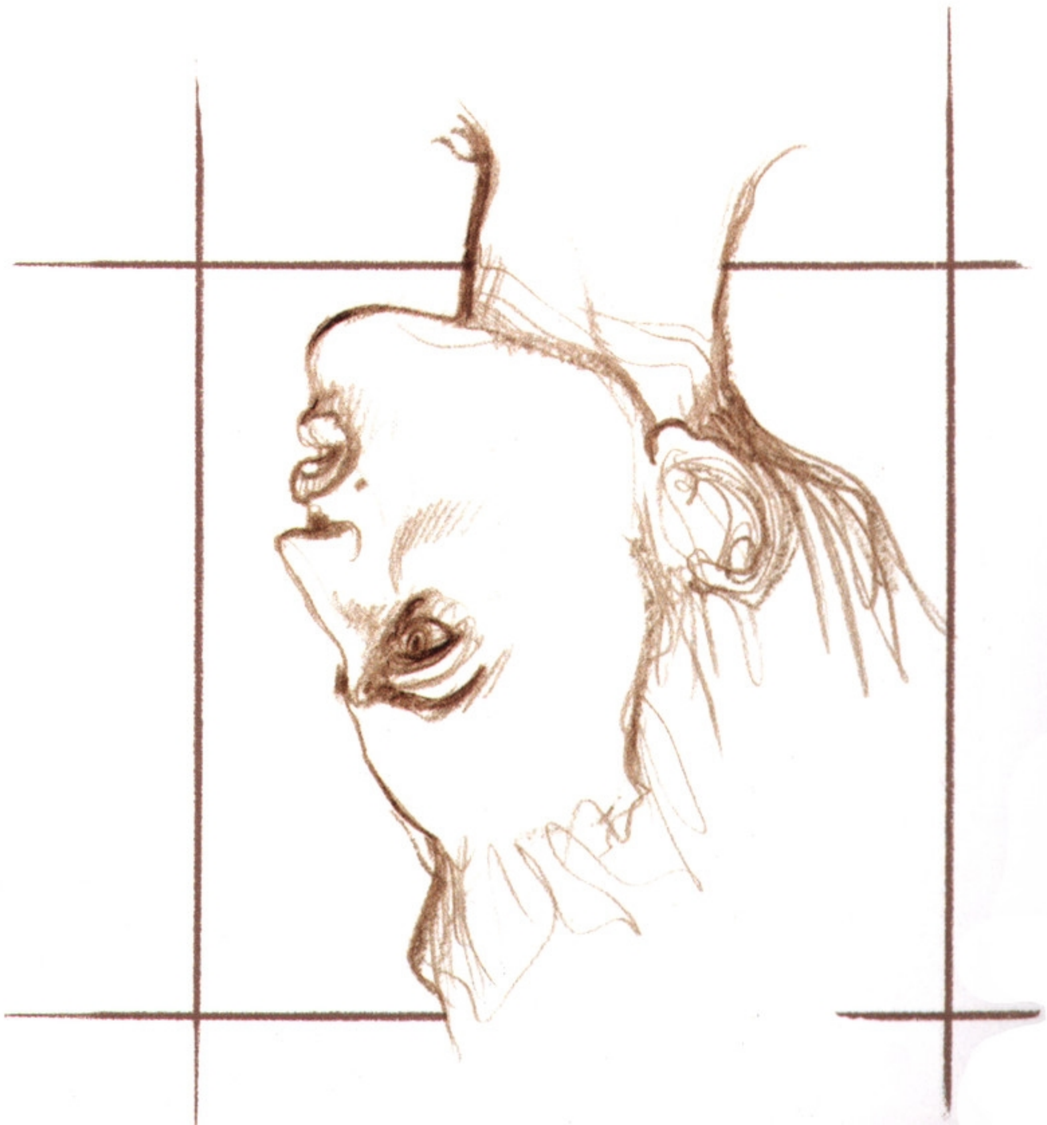
La nuit, tard, Bella se réveille.
Bella est malheureuse. Bella longe un corridor.
Un bruit attire son attention.
Au détour d'une colonne, elle les aperçoit :
Francesca et Paolo, serrés l'un contre l'autre.
Bella n'arrive plus à respirer. Bella fait demi-tour...

Au niveau des cuisines, elle entre en collision avec
une masse informe : Gianciotto Malatesta
en proie à une fringale nocturne, pilon de dinde dans
une main, couteau dans l'autre.

Bella tend le doigt, désigne la colonne au bout
du couloir, s'enfuit vers l'extérieur, vers l'air.

Bella De Montefalco ne verra pas la suite.
Elle ne verra pas Gianciotto Malatesta se ruer,
couteau de cuisine à la main, sur sa femme Francesca
et son frère Paolo, enlacés
dans un premier - dernier baiser.

Elle ne verra pas les coups,
n' entendra pas les cris. Elle ne lira pas
non plus *La Divine Comédie* de Dante,
qui paraîtra cent quatre-vingt-sept ans plus tard,
et verra encore moins le tableau peint
par Ary Scheffer...



LYUBINO NUZRI

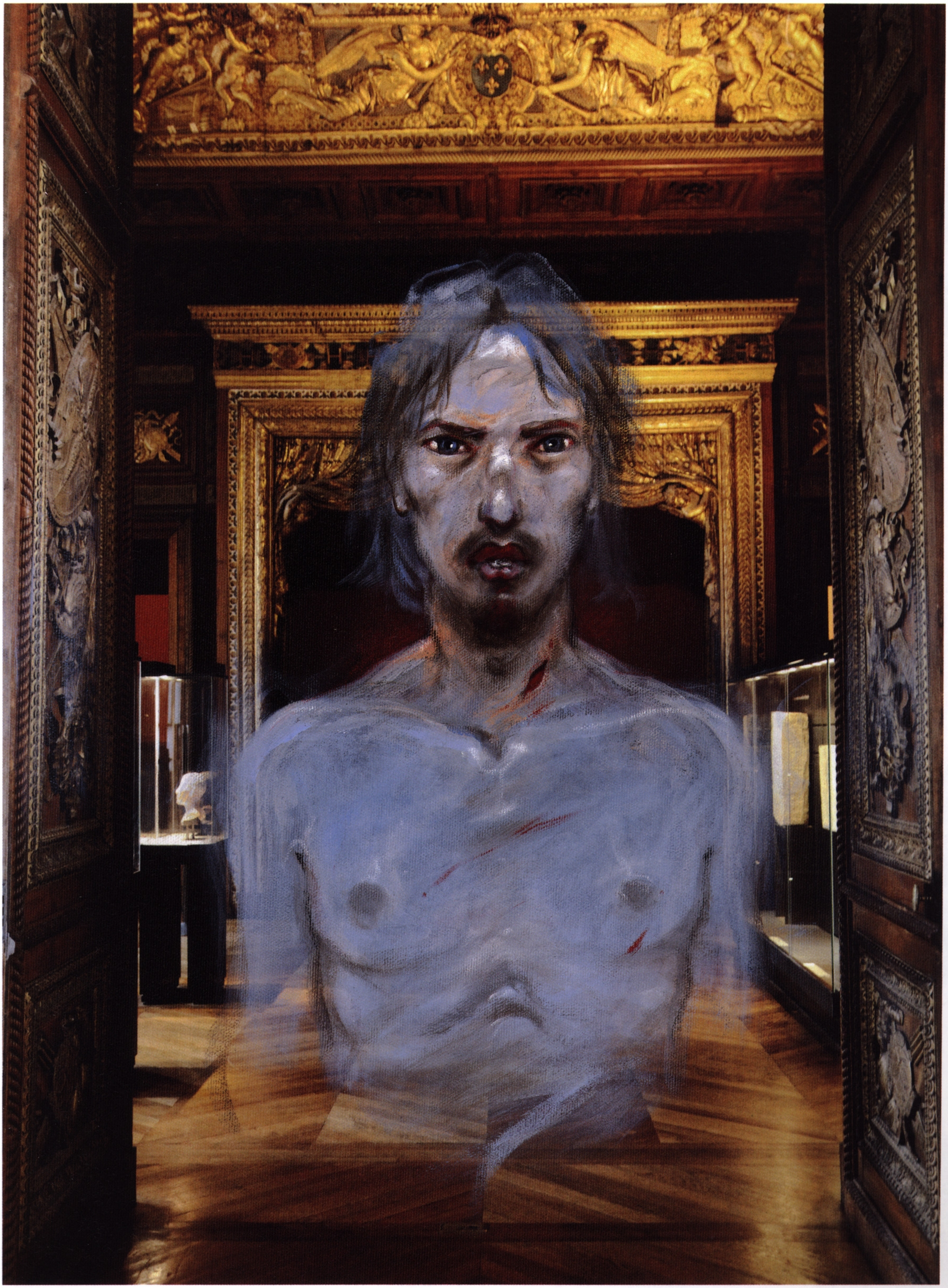
Chambre à alcôve

LYUBINO NUZRI

Lyubino Nuzri naît le 1er mai 1593 sur une route des Carpathes,
à une heure tardive, entre rien et rien, mais sous une tente quand même.

Son père en est à son treizième rejeton, sa mère, seulement au quatrième.

À la naissance, le poids du petit est raisonnable, sa taille aussi.
À noter, une « tache de vin » à l'arrière de la cuisse gauche.



CHAMBRE À ALCÔVE

Cette chambre à alcôve est située au premier étage de l'aile de la Colonnade, construite par les architectes Claude Perrault, Louis Le Vau et François d'Orbay de 1668 à 1678.

Elle tire son nom des boiseries mises en place en 1831 par l'architecte Fontaine. Les éléments, sculptés en 1654, proviennent de la chambre à coucher, aménagée par l'architecte Le Vau pour Louis XIV, autrefois située au premier étage du pavillon du Roi, et transformée en 1817.

Lyubino comprend très tôt
qu'il doit se débrouiller, et prendre
sa place au sein de la famille qui
se déplace lentement vers l'ouest.

À cinq ans, il travaille au ramassage
de fruits sur la route, à sept,
il aiguise des couteaux du côté
de Venise où il apprend l'italien
avec une facilité déconcertante.

Il a quatorze ans lorsque le groupe
arrive aux portes du royaume de France,
du côté de Pontarlier. Là, sans crier gare,
la peste s'abat sur la famille et la décime.

Il survit, avec quelques autres.

En 1608, sous la neige, il prend
la direction de Paris avec un dresseur d'ours,
manieur d'épées, bohémien lui aussi.

Deux ans plus tard : Cour des miracles
de la porte Saint-Denis. Lyubino Nuzri s'y perd,
on croit pour toujours.

On le retrouve pourtant en 1622
en maître d'armes chez le duc de Pralluin,
forte tête et duelliste acharné (onze combats,
sept morts). Désormais il porte beau, et
son élégance naturelle lui ouvre bien des portes,
souvent féminines. Il cache ses origines
de bohémien, se prétend Vénitien.

Été 1626, il fait chaud. Louis XIII, poussé
par Richelieu, interdit les duels sous peine
de mort. Il est cocasse de noter qu'une semaine
auparavant, jour pour jour, Lyubino Nuzri
en a remporté un (de duel), son tout premier
(adversaire blessé). Le duc de Pralluin, lui,
est furieux. C'est qu'il a encore trois dossiers
sur le feu. Mais, décidément homme chanceux,
la nouvelle loi se chargera de lui en régler
au moins deux : en juin 1627, les comtes
Bouteville et des Chapelles sont décapités
pour avoir enfreint l'interdiction royale.
Le dernier dossier, lui, est à l'étranger
(et il préfére ne pas y penser).

Lyubino s'éloigne de Pralluin assagi par la force
des choses, et s'entiche de la marquise
Catherine-Henriette de Fontanges. Il continue
à développer son sens de l'escrime et à mener
la belle vie. Les années passent.

Mais un jour, Pralluin revient. Pralluin a peur,
il est malade, affaibli. Il a besoin de l'aide
de Lyubino. Lyubino ne peut pas la lui refuser...

**Il fait une nuit d'encre le 29 octobre 1634.
Le chantier de ce qui deviendra l'aile
de la Colonnade du Louvre la rend encore
plus noire. À l'étage, deux silhouettes
sont face à face. Un duel commence...**

**Le subterfuge imaginé par Pralluin tourne
au drame. Rattrapé par son passé, et par l'ultime
meilleur ennemi de l'étranger qui lui reste,
Pralluin pense pouvoir se faire remplacer
par Lyubino, le faisant surgir de l'ombre
des colonnes en construction dès les premiers
coups d'épée. Le destin veut que l'adversaire
ait eu la même idée. C'est donc un combat
à quatre. Un combat à quatre morts.**

**Trois, que l'on retrouve éparpillés
dans divers recoins du chantier, et un seul
sur place, vidé de tout son sang par une vilaine
plaie à la gorge, au centre même de ce qui
deviendra la chambre à alcôve.**

En 1654, Louis XIV, le « Roi-Soleil », dormira
à cet endroit imbibé d'hémoglobine,*
où un dernier soupir s'est envolé.

*NOTE DU BIOGRAPHE :
*On le sait assez peu, mais il y fera
des cauchemars récurrents,
souvent « olfactifs », liés à l'odeur
de sang, l'obligeant à abuser
en vain au coucher, plus que
de coutume, de parfums excessifs...*

LES JUMEAUX REGODESEBES

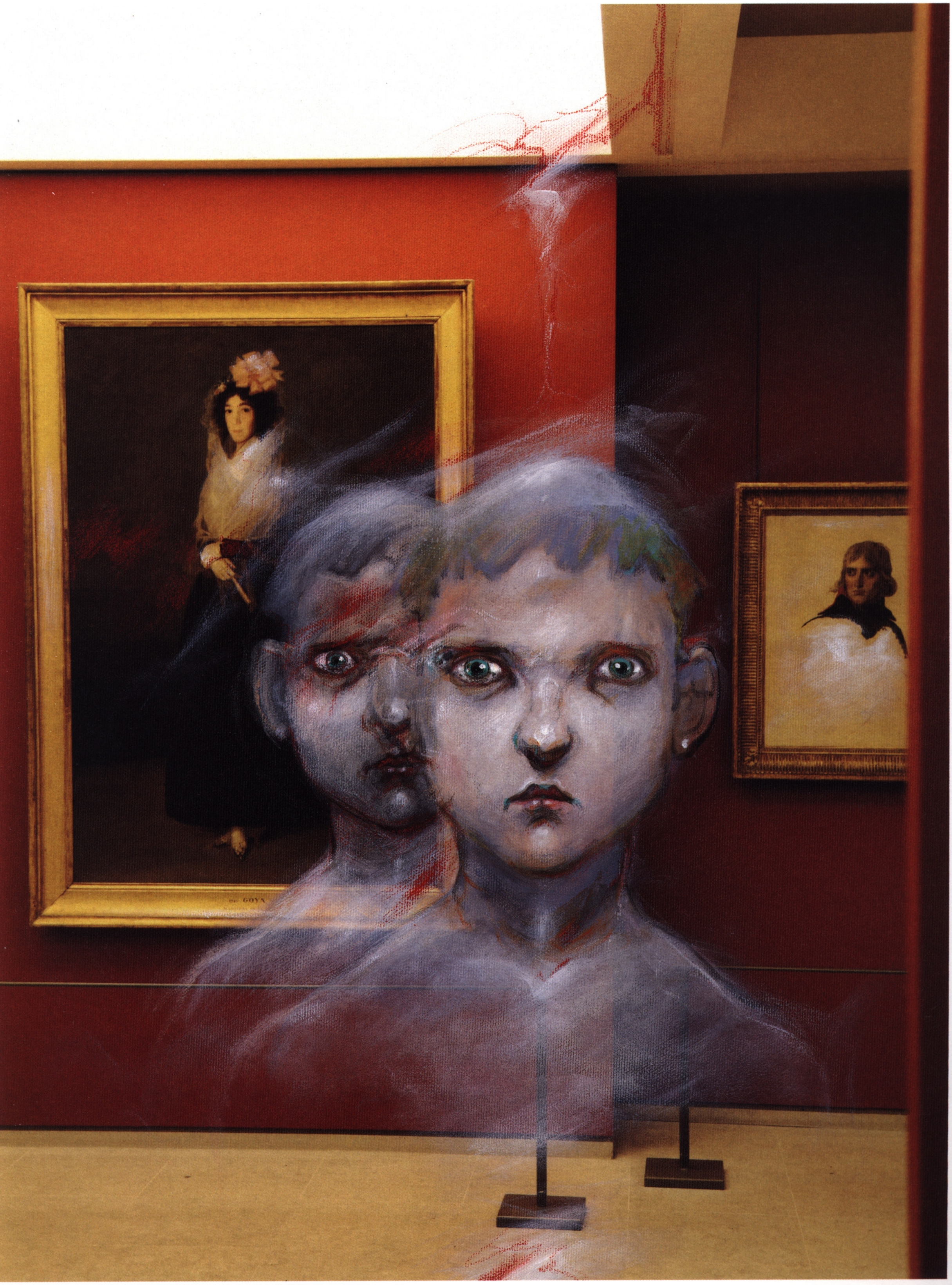
La Comtesse Del Carpio,
marquise de La Solana

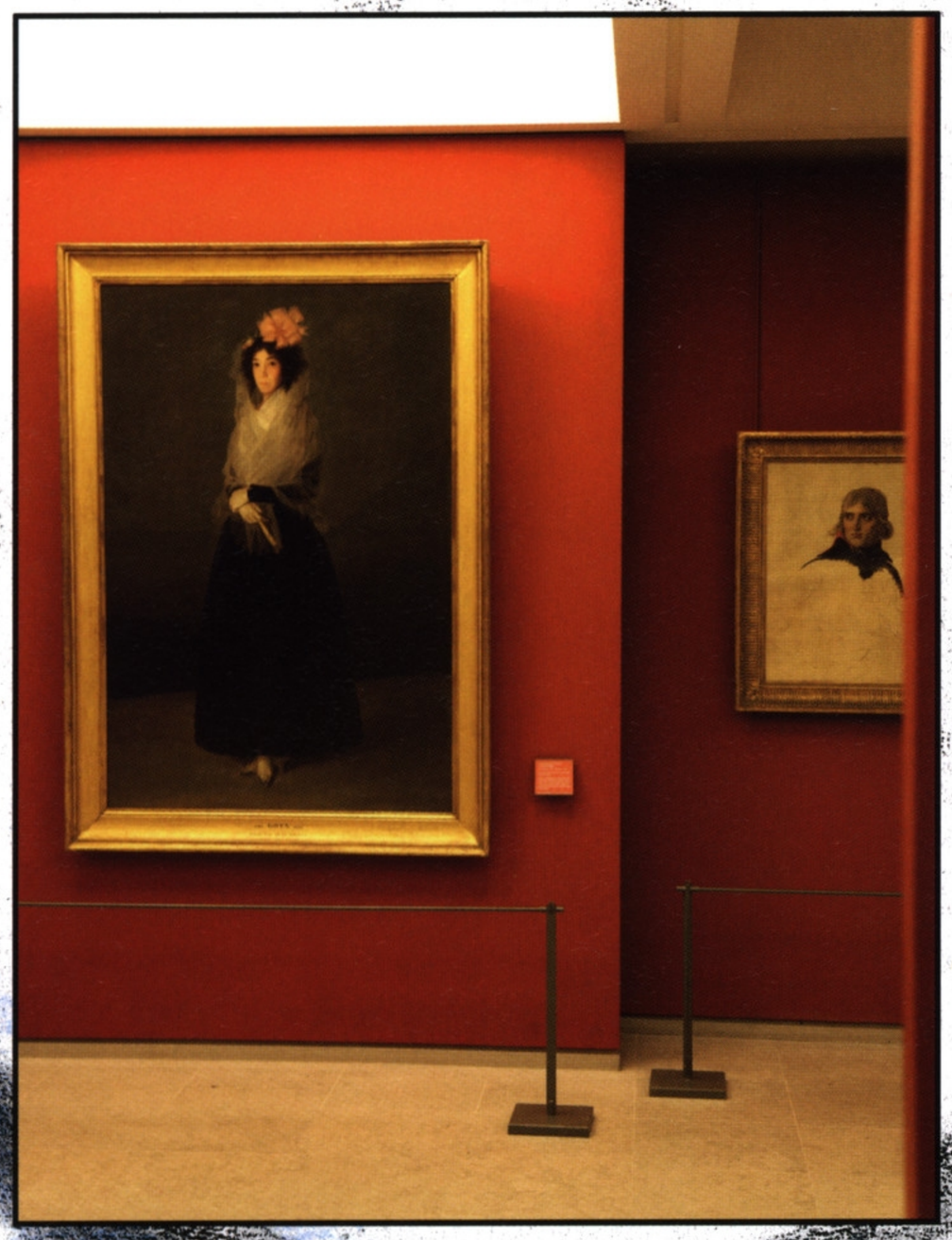
Francisco de Goya y Lucientes

LES JUMEAUX REGODESEBES

Les jumeaux Regodesebes naissent dans la pauvreté à Neves, en Galice, en 1787, un mardi à 8 h 12 pour Juan, et 8 h 15 pour José.

Poids à la naissance : 2 545 g et 2543 g, taille : 45,6 cm et 45,3 cm.


de GOYA



FRANCISCO DE GOYA Y LUCIENTES
Fuendetodos, 1746 – Bordeaux, 1828

La Comtesse Del Carpio, marquise de La Solana
181 x 122 cm

Donation Carlos de Beistegui, sous réserve d'usufruit, 1942
Entré au Louvre en 1953

Département des Peintures, R.F. 1942-23

Aristocrate lettrée et auteur de pièces de théâtre, Maria Rita Barrenechea (1757-1795) épousa en 1775 le comte Del Carpio, marquis de La Solana.

L'œuvre fut peinte peu avant la mort du modèle.

En bons jumeaux,
ils partageront tout :
jaunisse du nouveau-né,
varicelle, oreillons,
rougeole, scarlatine,
coqueluche, mais aussi
angines carabinées,
mucoviscidose,
cardiopathie congénitale,
scoliose du nourrisson
(plus prononcée chez Juan),
syndrome de Kawasaki
avec ganglions cervicaux,
maladie de Still,
maladie de Recklinghausen
(neurofibromatose), phobie,
kleptomanie, Alzheimer
naissante, et enfin
diverses allergies
(acariens, gluten, pollen,
et surtout parents).

Heureusement, dès l'âge de cinq ans
ils se retrouvent livrés à eux-mêmes
(père tué au cours de la guerre franco-espagnole
dans les Pyrénées et mère alcoolique).

Aussitôt, ils se donnent pour but
d'atteindre Madrid.

Le voyage prend plus de deux ans
(leur art de la kleptomanie leur sera plus
d'une fois d'un grand secours).

Ils arrivent sur place
le 28 septembre 1795, à 18 h 56.

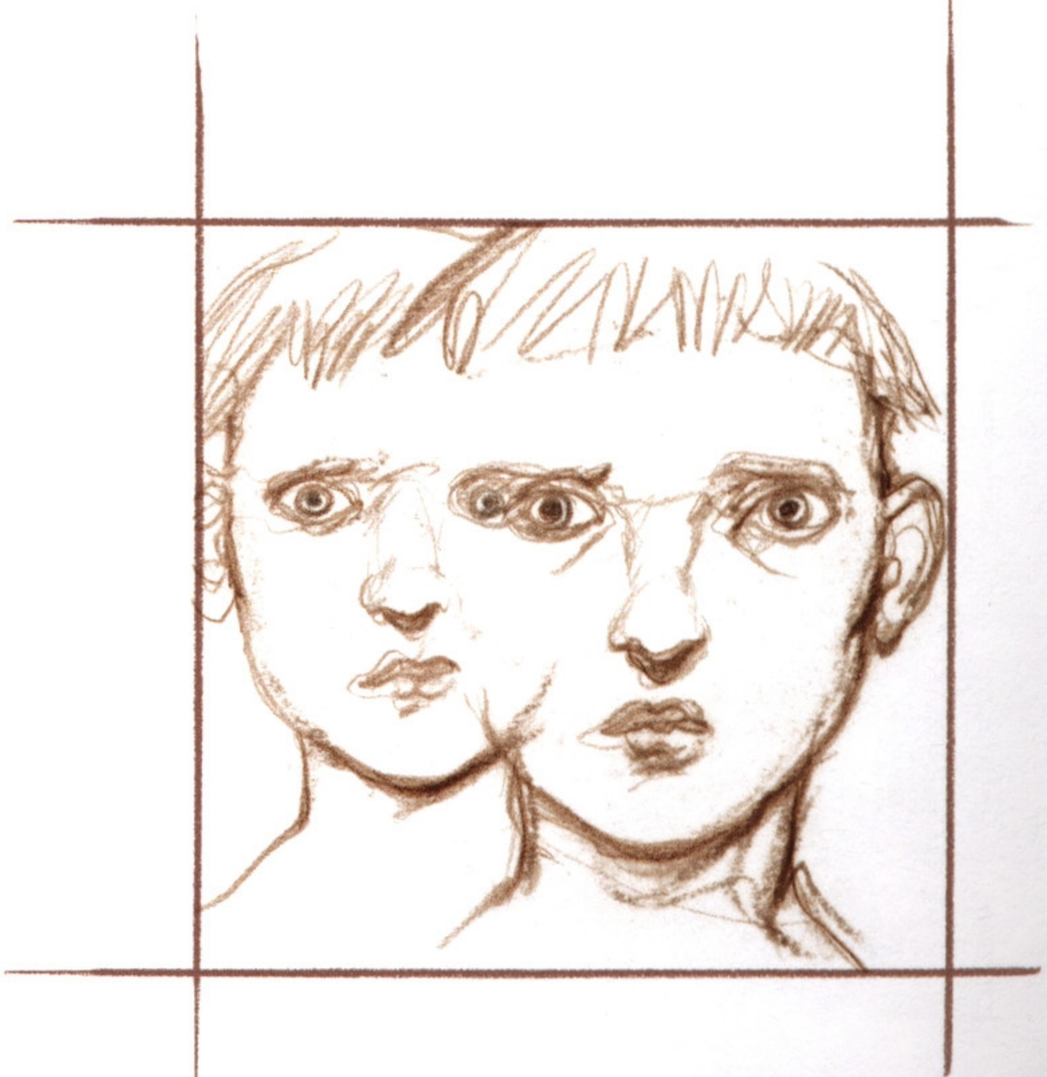
Madrid, quelle effervescence !

**Ils se tiennent par la main, s'engagent
pour traverser leur première grande rue
madrilène et, soudain, ils sont fauchés,
comme ça, par une diligence pressée
qui convoyait Maria Rita Barrenechea,
comtesse Del Carpio, marquise de la Solana
vers le Théâtre Royal (elle sortait avec retard
de la dernière séance de pose
pour un peintre renommé de l'époque,
Francisco de Goya y Lucientes)...**

Au moment où leurs âmes quittent
leurs corps (18 h 57), Juan pèse 16,987 kg
pour 97 cm, et José, 16,134 kg pour 95 cm...

Quant à la marquise, malade d'un cancer,
elle mourra deux mois plus tard,
à l'âge de vingt-huit ans (1,57 m pour 49 kg).

On dit que le remords y fut aussi
pour quelque chose...



WILLEM TÜMPELDT

Le Bœuf écorché
Rembrandt Harmenszoon Van Rijn

WILLEM TÜMPELDT

Né en 1610 à Amsterdam, un samedi à 5 h 43,
Willem Tümpeldt pèse 2 980 g et mesure 47 cm.

REMBRANDT HARMENSZOON VAN RIJN
Leyde, 1606 – Amsterdam, 1669

Le Bœuf écorché, 1655
Acquis du collectionneur
et critique d'art Louis Viardot, Paris,
1857

Département des Peintures,
M. I. 169

Tableau exceptionnel
chez Rembrandt, par le sujet
(sorte de Memento mori
et leçon de vanité ?) comme
par la qualité (facture
d'une saisissante matérialité
picturale et colorée).

Fils d'un coutelier devenu veuf,
le jeune garçon mène une vie modeste
mais paisible.

À six ans, il se coupe accidentellement
la paume de la main chez un camarade
dont le père est boucher.

Syncope vagale à la vue
de son propre sang.

À huit ans, nous sommes en 1618,
il dérobe pour la première fois un couteau
dans la boutique de son père.

Au cours de son adolescence, il se partage
entre cette boutique et l'atelier attenant
où il apprend les rudiments de l'art coutelier.
Plus tard, il effectue les livraisons de viande
en compagnie de son camarade fils
de boucher, Johan...

Sa collection de couteaux dérobés est devenue
conséquente. Un jour de mai 1627 : son père
le prend en flagrant délit de vol. L'altercation
est violente. Une lame finit dans l'abdomen,
heureusement fortement adipeux, du père.
Willem Tümpeldt s'enfuit.

1634 : il réapparaît en soldat
dans l'armée suédoise
à la bataille de Nördlingen.
Y est légèrement blessé.

1637-1639 : il combat aux côtés des Français,
toujours dans la même alliance anticatholique.
Son parcours est chaotique. Il prend goût
au sang, est accusé de cruauté.

Il disparaît.

On retrouve Willem Tümpeldt le 19 août 1648
à la bataille de Lens (dernière bataille de la guerre
de Trente Ans). Il y est gravement blessé à la tête.

1654 : retour à Amsterdam.

Apprend la mort récente de son père
(qu'il avait cru avoir tué en 1618).

Traîne dans les milieux de la boucherie
et de l'équarrissage, où il ne se fait pas que
des amis (violents rapports avec son ex-camarade
Johan), mais où il entend parler d'un peintre
cherchant une carcasse de bœuf.

**Début mars 1655, Willem Tümpeldt rencontre
Rembrandt. Ils font affaire. Il écorche, et ouvre
en deux, pour lui, une carcasse de bovin
suspendue dans une grange.**

Le peintre peint son fameux tableau.
Tümpeldt est subjugué par l'expérience,
fasciné par l'artiste et les chairs sanguinolentes.

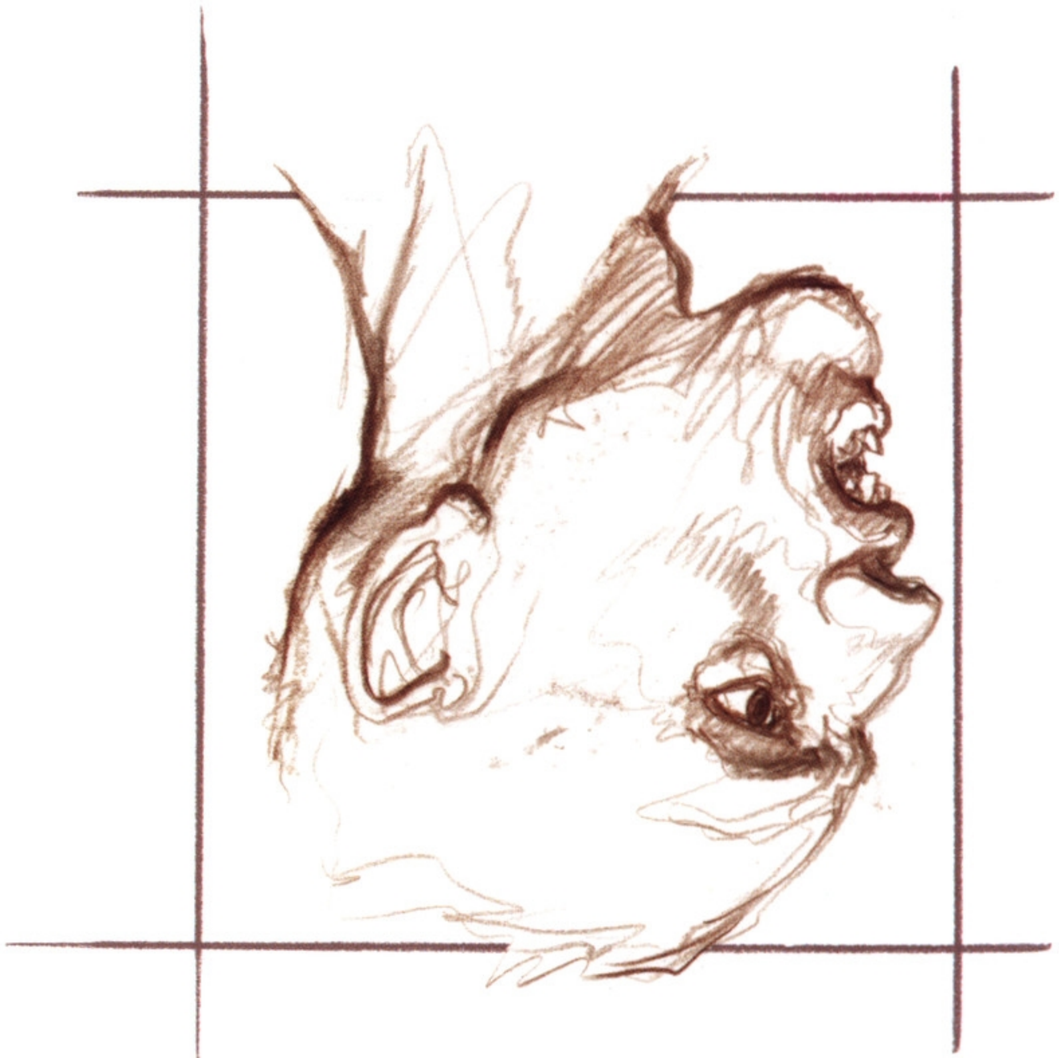
Alors que le tableau est achevé et commence
à faire scandale, Rembrandt reçoit
un message : Tümpeldt lui demande de revenir
dans la grange qui a servi d'atelier.

Curieux de nature, Rembrandt s'y rend seul.

Tümpeldt est là, aux côtés
d'une carcasse ouverte, suspendue :
la carcasse d'un homme (Johan ?).*

Fin 1655 : le corps de Willem Tümpeldt
est découvert dans une arrière-cour
de boucherie, coupé en morceaux.

*NOTE DU BIOGRAPHE :
*On dit que Rembrandt a peint
par la suite (de mémoire) au moins
un autre écorché. Rumeur ?*



DOURA XIMENEZ

Portrait présumé de Gabrielle d'Estrées
et de sa sœur la duchesse de Villars

Inconnu

DOURA XIMENEZ

Née en 1568, par temps de chien, à 1568 m d'altitude (!),
à l'aube d'une nouvelle journée du conflit des Alpujarras,
dans les montagnes du même nom, au fond d'une grotte,
Doura pèse 2 245 g pour 36 cm.

Elle rit à sa naissance (plus qu'elle ne crie), semble-t-il.

ÉCOLE DE FONTAINEBLEAU
Fin du XVIe siècle

Portrait présumé de Gabrielle d'Estrées et de sa sœur la duchesse de Villars,
vers 1594

Acquis en 1937
Département des Peintures,
R.F. 1937-1

Le geste ostentatoire pourrait faire allusion à la maternité de Gabrielle et à la naissance, en 1594, de César de Vendôme, bâtard d'Henri IV.

Le refuge dans les montagnes
n'est plus sûr, tous les Morisques
le savent. Il faut fuir encore,
redescendre vers le port d'Almeria.

Salifa Ximenez, la mère (veuve),
ses deux garçons (Sherif, sept ans,
et Sead, cinq), la toute petite Doura,
donc nouvellement née, réussissent
l'impossible : prendre un bateau
pour n'importe où.

Ce sera Marseille !

De Marseille, on remonte vers le nord. On se fond dans le royaume de Charles IX (dix-huit ans à peine, aux commandes, et encore boutonneux). En ce temps-là, les sales guerres entre catholiques et protestants, eux aussi boutonneux de la religion, pullulent, purulent et puent... Être musulman, en France, alors, n'est pas la pire des choses. C'est ce que se dit Salifa, qui veille sur ses enfants, qui travaille, qui plaît, qui s'intègre. Qui vit enfin.

Un jour, sa fille a seize ans (ses fils aînés, plus évidemment)... Et le problème est chez les garçons. Leur religion d'origine les travaille, étrangement en même temps que leur sexualité. Ils rencontrent des jeunes de leur confession, plus instruits des choses de l'islam, plus engagés dans leur identité ottomane, leur religiosité, mais toujours incapables de se confronter à l'autre sexe.

Doura a donc seize ans, des nichons (petits), et elle veut s'intégrer librement. Doura, on ne le sait pas, dessine très bien. Or, l' « image » est interdite par sa moitié musulmane (parce qu'elle a décidé : elle sera bi-religieuse, donc un peu catholique sur les bords). Doura, alors, apprend en cachette à peindre (complicité de maman). Elle fait comme les hommes, catholiques ou protestants (qui, eux, ont droit aux académies), mais elle fait beaucoup mieux souvent que beaucoup d'entre eux, ce qui ne plaît à personne. Et là, c'est toutes religions confondues, évidemment... Elle est juste du mauvais sexe.Juste ça.

Ses frères boutonneux le lui font savoir.
Alors elle part.
Sa mère seule sait où. Où ?

Chez un vieux peintre (raté), Giacomo Bertinelli, décorateur-habilleur-maquilleur (raté aussi), mais homme généreux, ancien trublion de l'École de Fontainebleau, et surtout, amoureux de la maman...

Grâce à lui, Doura accède au château du même nom, Fontainebleau, et rejoint l'atelier de Toussaint Dubreuil. Elle dispose là d'une certaine liberté, au sein d'un groupe de peintres nordiques, plus ouverts sur les choses religieuses. Il lui arrive de porter une moustache, confectionnée par le facétieux Bertinelli, ainsi que des vêtements d'homme. Les nordiques adorent.

Un jour de 1594, elle se retrouve devant un chevalet et deux jeunes femmes dans une baignoire. Les deux sœurs, car ce sont des sœurs (l'une, celle à droite, maîtresse du Roi !), acceptent une rapide séance de pose, nues, par sympathie pour le jeune peintre à fausse moustache (elles ne sont pas dupes).

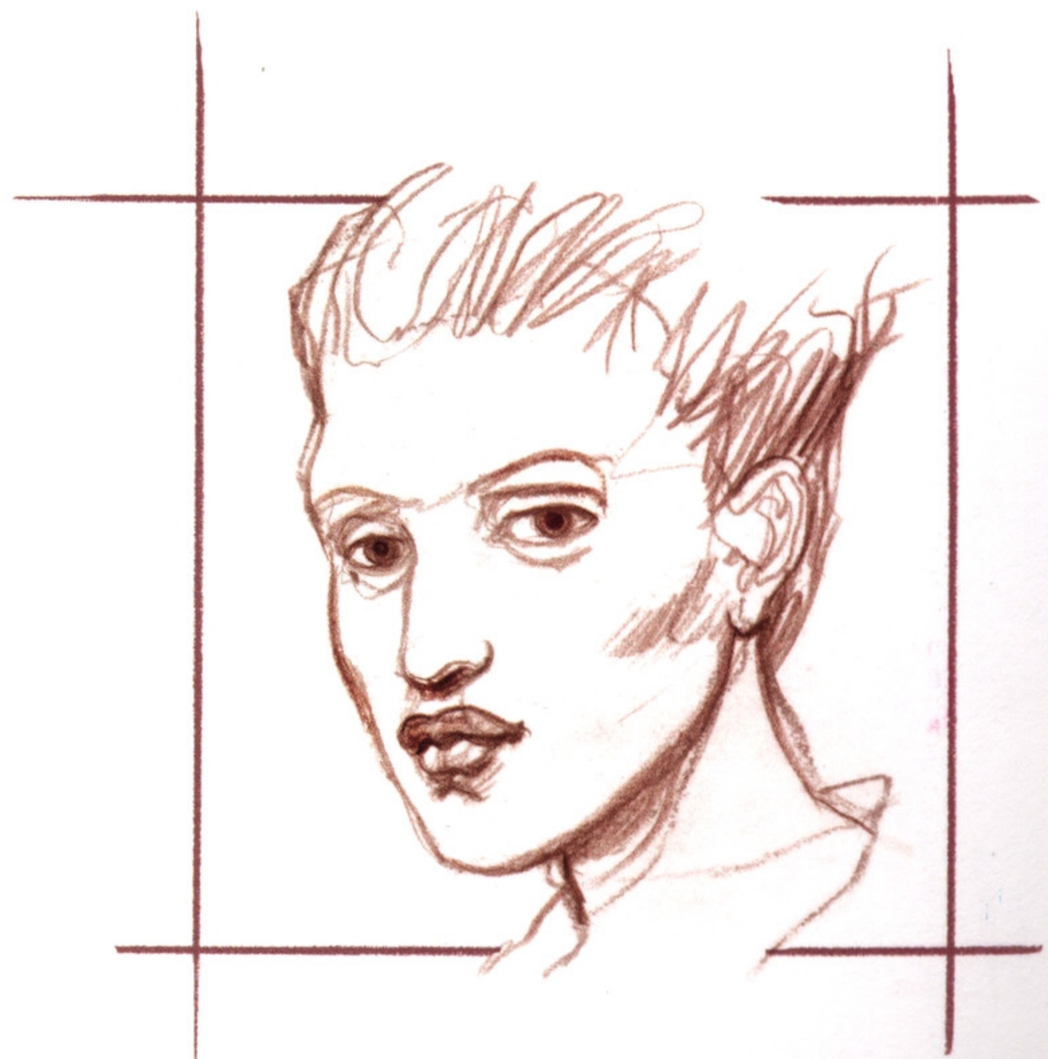
La mise en place du tableau est ainsi faite.
C'est Knud Mortensen, peintre danois expérimenté, qui est chargé de finaliser l'œuvre. Il demande à Doura de l'assister, particulièrement pour les drapés. Une relation amoureuse s'installe entre eux. La jeune Morisque a vingt-six ans, et il lui semble qu'elle est heureuse.

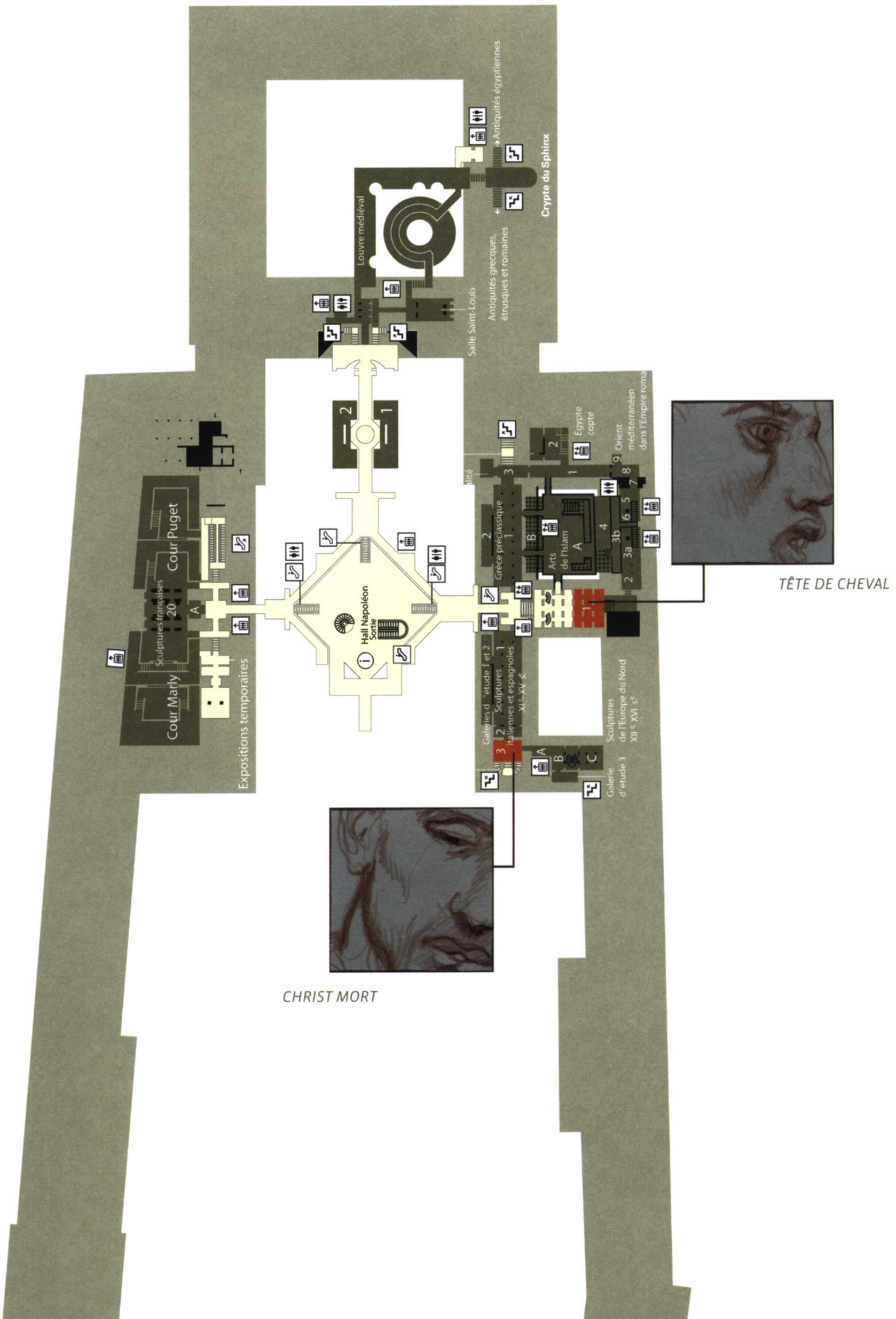
Le tableau prend forme, mais le peintre danois tombe malade. Une sorte de tuberculose, au nom grotesque : « écrouelles » ou, pire, « scrofule »...

Il en meurt.
Doura finit le tableau, seule.

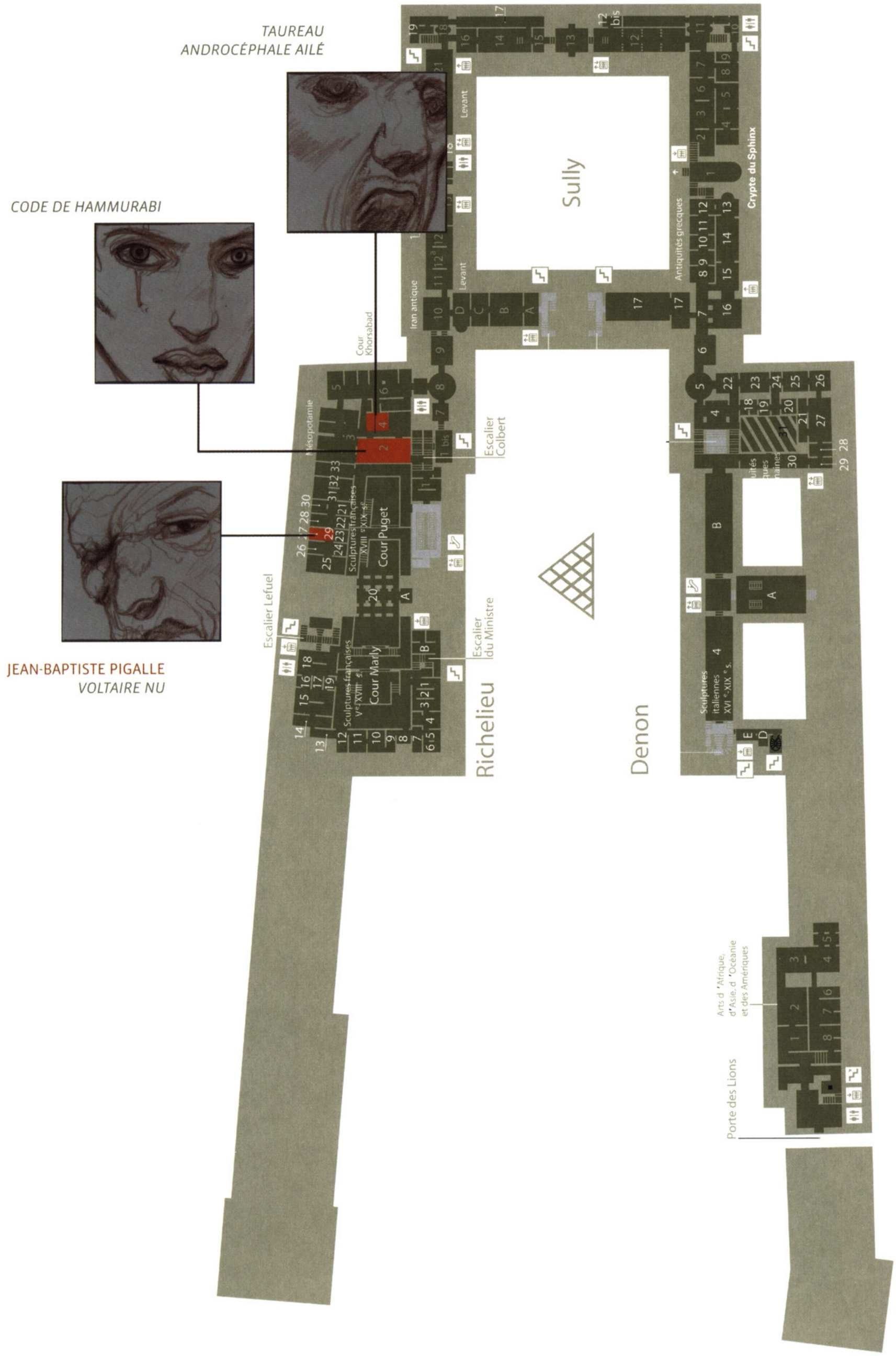
Un an plus tard, Henri IV en personne « touchera » Doura dans la Grande Galerie du Louvre lors de la cérémonie des Écrouelles pour qu'elle guérisse, comme seuls pouvaient le faire les rois.

En vain, la maladie était incurable.





MUSÉE DU LOUVRE **ENTRE-SOL**


TAUREAU
ANDROCÉPHALE AILÉ
CODE DE HAMMURABI
JEAN-BAPTISTE PIGALLE
VOLTAIRE NU
Sully
Richelieu
Denon
Cour Khorsabad
Cour Puget
Cour Marly
Escalier Colbert
Escalier Lefuel
Escalier du Ministre
Levant
Crypte du Sphinx
Antiquités grecques
Arts d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques
Porte des Lions

TÊTE D'HOMME

CHAMBRE À ALCÔVE

CASQUE DE TYPE CORINTHIEN

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE

LIT

BARON PIERRE-NARCISSE GUÉRIN
LE RETOUR DE MARCUS SEXTUS

LÉONARD DE VINCI
PORTRAIT DE LISA GHERARDINI, ÉPOUSE DE FRANCESCO DEL GIOCONDO, DITE MONNA LISA, LA GIOCONDA OU LA JOCONDE

GRANDE GALERIE

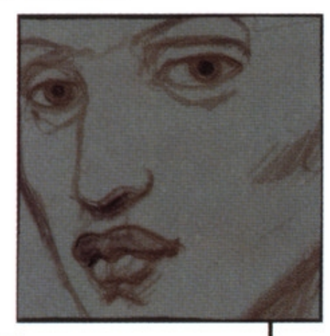
ARY SCHEFFER
LES OMBRES DE FRANCESCA DA RIMINI ET DE PAOLO MALATESTA APPARAISSENT À DANTE ET VIRGILE

SALLES ROUGES

DHOMINIKOS THEOTOKOPOULOS, DIT EL GRECO
SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE ET UN PAGE

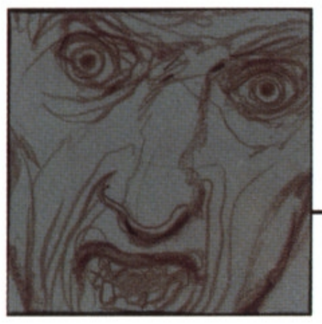
MUSÉE DU LOUVRE **PREMIER ÉTAGE**

PORTRAIT PRÉSUMÉ
DE GABRIELLE D'ESTRÉES
ET DE SA SŒUR
LA DUCHESSE DE VILLARS



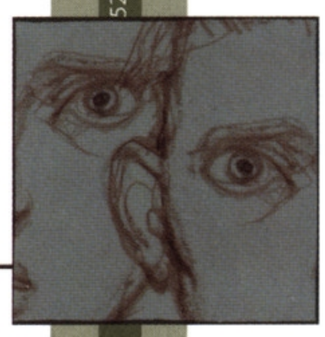
ALBRECHT DÜRER
PORTRAIT DE L'ARTISTE

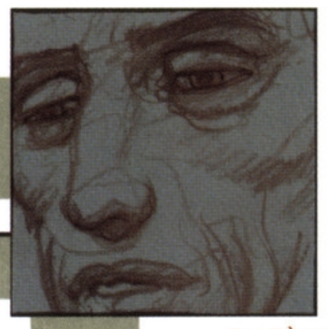
FRANS SNYDERS
MARCHANDS
DE POISSONS
À LEUR ÉTAL



REMBRANDT HARMENSZOON VAN RIJN
LE BŒUF ÉCORCHÉ

FRANCISCO DE GOYA Y LUCIENTES
LA COMTESSE DEL CARPIO,
MARQUISE DE LA SOLANA





EUGÈNE DELACROIX
JEUNE ORPHELINE
AU CIMETIÈRE

Richelieu

Denon

Sully

Escalier Lefuel

Escalier Henri IV

Escalier Henri II

Pays-Bas

Allemagne

Flandres

Hollande

Peintures françaises XVIIIe s.

Peintures françaises XVIIe s.

XIVe-XVIIe s.

MUSÉE DU LOUVRE **DEUXIÈME ÉTAGE**

Du même auteur

Aux Éditions Casterman

La Foire aux immortels
La Femme piège
Froid équateur
La Trilogie Nikopol *(intégrale)*

Le Sommeil du monstre
32 décembre
Rendez-vous à Paris
Quatre ?
Monstre *(intégrale)*

Nouvel état des stocks
Mémoires d'outre-espace
Mémoires d'autres temps
Animal'z
Julia & Roem

En collaboration avec Pierre Christin
La Croisière des oubliés
Le Vaisseau de pierre
La Ville qui n'existait pas
Légendes d'aujourd'hui, 1975 - 1977 *(intégrale)*

Les Phalanges de l'ordre noir
Partie de chasse
Fins de siècle *(intégrale)*

Cœurs sanglants
L'Étoile oubliée de Laurie Bloom,
Los Angeles, 1984...

En collaboration avec Patrick Cauvin
Hors-jeu

En collaboration avec Jean-Pierre Dionnet
Exterminateur 17

En collaboration avec Dan Franck
Un Siècle d'amour

Aux Éditions Dargaud

En collaboration avec Pierre Christin
Le Sarcophage

Aux Éditions Christian Desbois

Avec Dan Franck, Fabienne Renault et Isi Véléris
Bleu sang
Tykho moon - Livre d'un film

Dans la même collection

Nicolas de Crécy
Période glaciaire

Marc-Antoine Mathieu
Les Sous-sols du Révolu

Éric Liberge
Aux heures impaires

Bernar Yslaire & Jean-Claude Carrière
Le Ciel au-dessus du Louvre

Hirohiko Araki
Rohan au Louvre

Christian Durieux
Un Enchantement

David Prudhomme
La Traversée du Louvre

Musée du Louvre

Henri Loyrette
Président-directeur

Hervé Barbaret
Administrateur général

Claudia Ferrazzi
Administratrice générale adjointe

Juliette Armand
Directrice de la Production culturelle

Violaine Bouvet-Lanselle
Chef du service des éditions,
direction de la Production culturelle

Édition

Directeur de la collection
Fabrice Douar
Musée du Louvre, direction
de la Production culturelle, service des éditions

Nous remercions au musée du Louvre :

Henri Loyrette, Hervé Barbaret, Claudia Ferrazzi, Jean-Luc Martinez, Sophie Descamps-Lequime, Christophe Barbotin, Juliette Armand, Serge Leduc, Violaine Bouvet-Lanselle, Soraya Karkache, Sabine de La Rochefoucauld, Caroline Damay, Catherine Dupont, Fanny Meurisse, Diane Vernel, Adrien Goetz, Laurence Castany, Christine Fuzeau, Camille Sourisse, Chrystel Martin, Virginie Fabre, Zahia Chettab, Juliette Ballif, Martin Kiefer, Pascal Périnel, Sybille Clochet, Farida Manser, Jean-Marc Terrasse, Xavier Guillot, Hervé Jarousseau, Coralie James, Sophie Grange, Catherine Derosier-Pouchous, Valérie Coudin, Manon Luquet, Agnès Marconnet, Joelle Cinq-Fraix, Ariane Rabenou, Manon Potvin, Bruno Guennou, Ludovic Rozak, Michel Antonpietri, Clio Karageorghis, Victoria Gertenbach, Aline Cymbler, Matthieu Decraene, Yannick Ory, Jean-Charles Rossi, Sophie Lemonnier, Michel Cugnet, Marcel Perrin, Carol Manzano, Muriel Suir, Marie Coste-Genin, Niko Melissano, Guillaume Thomas, Xavier Milan, Élisabeth Laurent, Max Dujardin, Béatrice Fena Zerbib, Dominique Boizot, Irène Julier et Marlène Vernet.

Notre gratitude s'adresse également
à Paul Scemama, Pascal Bequet, Térence Mosca, Christophe Duteil, Nathalie Trafford, Denis Curty, Thierry Masbou et Laurence de Vellou pour leur précieux soutien.

www.louvre.fr
www.futuropolis.fr

Conception et réalisation graphique : Didier Gonord pour Futuropolis

©Futuropolis / Musée du Louvre Éditions 2012
Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Photogravure : Sphinx
Tirage des photographies : Studio Bordas

Cet ouvrage a été imprimé en octobre 2012,
sur du papier Condat Matt Périgord de 135 g.
Imprimé et relié chez Lego en Italie.

Dépôt légal : novembre 2012
EAN Futuropolis : 978-2-7548-0819-4
EAN Louvre : 978-2-35031-407-5

790237

22 fantômes.
22 parmi des dizaines d'autres,
des centaines, qui sait ?
Ces fantômes habitent le Louvre.
Ils rôdent, flottent, près de certaines œuvres,
peintes, sculptées,
dans la perspective des salles parfois...
Leur destin les a conduit là, piégés
en quelque sorte pour l'éternité.

Enki Bilal les réincarne en les peignant,
en racontant leurs vies, en
biographe apocryphe.
Du plus ancien,
Ahmôsé Chepseset né en 1891 av.J.- C.,
au plus récent, Markus Dudke, mort en 1947...
Soit un gouffre à travers
les siècles de 3838 ans.

25 €

9 782754 808194